

Jaime Semprun  
**L'ABÎME SE REPEUPLE**  
Editions de l'Encyclopédie des Nuisances  
1997

« Tentaculaire et dévorante, défigurée par la pollution, la capitale de la misère absorbe des villes entières à mesure qu'elle s'étend. La plus grande mégapole du monde est-elle encore administrable ? Il y a longtemps que le rêve industriel, ici, s'est mué en cauchemar. (...) Des centaines de milliers de SDF vivent dans les rues, dormant où ils peuvent. On s'entre-tue pour le moindre cagibi, la moindre anfractuosité sous les échangeurs routiers. (...) Sao Paulo n'est pas une ville du tiers-monde. A bien des points de vue, c'est même, avec 4 à 6% de croissance économique par an, une ville exceptionnellement riche qui concentre les principaux revenus du pays. (...) Selon une enquête officielle, 'en l'an 2000, le groupe social le plus important de la ville sera constitué de 4 millions d'adolescents issus des quartiers pauvres, mal alphabétisés, sous-alimentés et inadaptés au marché du travail.' »

*Paris-Match*, 20 février 1997

I

Parler du monde actuel comme d'un cadavre en décomposition n'est pas simple facilité rhétorique. C'est une image, mais de celles qui servent à imaginer juste : l'ayant à l'esprit, on distingue mieux ce qu'on a sous les yeux, et toutes sortes de phénomènes, sinon passablement déroutants, deviennent intelligibles. A commencer justement par ce sentiment universel qu'il est désormais inutile de chercher à connaître de façon plus scientifique et détaillée le fonctionnement de la société mondiale. En dehors de ceux qui sont rétribués pour fournir des simulations théoriques, cela n'intéresse personne de savoir comment elle marche exactement; et d'abord parce qu'elle ne marche plus.

On ne fait pas l'anatomie d'une charogne dont la putréfaction efface les formes et confond les organes. Quand les choses en sont venues à ce point, il semble qu'il y ait mieux à faire :   s'éloigner pour tenter de trouver encore un peu d'air frais à respirer et reprendre ses esprits ; ou sinon, comme la plupart y sont contraints, à faire en sorte de si bien atrophier sa perception de la puanteur qu'on puisse s'en accommoder après tout, peut-être se divertir et même s'en enchanter de tant de corruptions variées et changeantes, fermentations inhabituelles et gargouillements ludiques qui enflent de leur exubérance la charogne sociale. Exub rance en regard de quoi ce qu'il reste à et là dans les mœurs de vie vivante paraît d'une stabilité bien ennuyeuse, que ne peuvent songer à défendre que des conservateurs et des réactionnaires terrifiés par le changement. Et certes aucun organisme vivant ne peut être aussi surprenant, inédit et labyrinthique que ce qu'en fait, un court moment, son pourrissement.

C'est aussi cette corruption bien avancée qui, mêlant tout et défigurant tout, fait apparaître sur les pages des journaux de si suggestifs *collages*, *cadavres exquis* allégoriques d'une fin de civilisation. Quand on lit que les dirigeants de l'Ukraine tchernobylis e complètent la destruction de la population indigène en vendant à des multinationales productrices de pesticides le droit de tester, sur des millions d'hectares, des composés chimiques encore illicites dans des pays moins expérimentaux, une colonne voisine nous informe de ceci : un « chercheur en écologie » américain envisage de disperser sur Internet un programme de sa

façon, conçu pour proliférer et se diversifier en une population présentant des comportements tels que le parasitisme, la coopération, et même une forme de reproduction sexuelle. Il attend de cette expérience, version électronique de la diversification des espèces lors du cambrien, qu'elle provoque la naissance de formes de vie inattendues, et nous aide à percer *les mystères de l'évolution*. Ce sont, un autre jour, des animaux encore vivants et sauvages, mais greffés de mouchards électroniques, qui sont mis au travail « pour la science », en fait pour espionner ce qu'il reste de nature encore à exploiter. Et sur la même page de journal, des Californiens non moins bardés d'électronique se découvrent maintenant « surbranchés », emprisonnés où qu'ils se trouvent par les moyens de communication instantanée, quand aucun moment de leur vie n'échappe plus à l'exploitation économique.

De la même manière, quand on nous apprit un beau matin le peu de cas qu'il y avait à faire des jugements d'Orwell, puisqu'il aurait été en quelque sorte un indicateur des services secrets anglais, un journal français qui diffusait la nouvelle, sous le titre « Orwell en mouchard anticomuniste », la juxtaposa étourdiment avec cette autre, annonçant que plus de sept cent mille jeunes étaient descendus dans les rues de Berlin, « non pas pour refaire le monde ou décréter l'insurrection », précisait-on, mais « tout simplement pour danser la techno et s'amuser à fond. » On voyait donc simultanément à l'œuvre le *Ministère de l'Amour* organisant sous le nom de « Love Parade » ces bacchanales électrifiées de l'abrutissement, et le *Ministère de la Vérité* qui, au moyen d'archives « déclassifiées », nous informait qu'Orwell n'était plus le vertueux ennemi du totalitarisme bureaucratique qu'il convenait d'honorer la veille encore, mais un vulgaire mouchard.

« Symptomatiques », pour employer un mot cher à Orwell, ces calomnies le sont de quelque chose qu'on peut résumer ainsi : le système des libertés marchandes se passe maintenant de quelque justification historique que ce soit, y compris par la référence à son ancien repoussoir stalinien. Il repose sur ce qu'ont accompli les totalitarismes de ce siècle et s'appuie sur leurs résultats, aussi tranquillement qu'il installait à Prague, pour un concert de Michael Jackson dont les spectateurs s'entendaient promettre qu'ils allaient ainsi « entre dans l'histoire », une statue géante de cet *homme de silicone*, sur le socle même où était autrefois érigé celle de Staline. Comme l'observait un hebdomadaire allemand très éloigné de toute exagération critique, à propos des sept cent mille zombis agglutinés par la « Love Parade » de Berlin : « La techno est une musique-machine ; celui qui l'écoute (le raver) un homme-machine, un système nerveux en agitation, qui se laisse entraîner par la musique jusqu'à ce que son cerveau connaisse un sentiment de bonheur auquel il est le seul à croire. Les amateurs de techno sont les véritables enfants de l'unification allemande. »

A ceux-là, à tous ceux qui sont *sortis de l'histoire* et vivent dans la superstition technique (dans un bonheur auquel ils sont les seuls à croire), il devient tout à fait superflu d'inculquer que vouloir « refaire le monde » revient fatalement à tenter d'instaurer une utopie totalitaire, tentative qui ne peut déboucher que sur le chaos et la violence : ils sont en effet tout disposés à aimer ce monde qui se défait *pour ce qu'il est*, et même peut-être bientôt en tant précisément qu'il sera chaotique et violent. Pour ces individus-atomes, façonnés par l'isolement sensoriel de la société industrielle de masse, l'essentiel c'est de « vibrer », et il ne manque pas d'organismes pour leur fournir, outre le *fun*, des identifications collectives de substitution et des mobilisations programmées dont ils puissent être en toute spontanéité les acteurs. « Nous sommes une seule famille », tel était le mot d'ordre des convulsionnaires de Berlin, mais derrière ce « signe d'amour sur terre » se profilent l'unanimité obligatoire et la haine de l'autonomie individuelle, comme aussi derrière les « révoltes citoyennes » dont le généreux enthousiasme est surtout d'adhérer à un consensus préfabriqué.

En 1995, l'éditeur anglais de *la Ferme des animaux* exhuma à l'occasion du cinquantenaire de l'ouvrage une préface qu'il avait à l'époque écartée ; Orwell y décrivait les difficultés rencontrées pour publier son texte, le refus de quatre éditeurs successifs, les pressions du ministère de l'Information, et plus généralement le climat de censure stalinophile qui régnait dans l'intelligentsia anglaise de l'époque. Mais il disait aussi que l'orthodoxie régnante pouvait changer, et devenir, pourquoi pas, « antistalinienne » sans être moins étouffante pour une pensée libre ; le fait que tout le monde répète la même chanson n'étant pas plus réjouissant quand on est d'accord avec la chanson : les esprits n'en sont pas moins réduits à l'état de « gramophones ». Voilà qui s'applique on ne peut mieux à l'unanimité démocrate des modernes, à leurs indignations téléguidées, à leur façon d'exprimer, *tous ensemble et à la commande*, leur exécration pour ceux qu'on leur dénonce comme des totalitaires, des fanatiques, ou encore des racistes, des terroristes, bref des fous dangereux hostiles à tout progrès.

Les intellectuels français aiment à se gausser du « politiquement correct » à l'américaine, un peu rustique et simplet au gré de leurs goûts raffinés. En fait, ils pratiquent déjà une version adaptés aux conventions culturelles locales, plus hypocrite mais fidèle à l'essence de la chose, qui est d'opérer une *dissolution rétroactive de l'histoire*. Aux Etats-Unis, on purge ainsi les bibliothèques publiques des exemplaires des *Aventures de Huckleberry Finn*, livre suspect au regard de l'antiracisme puisqu'il s'y trouve un nègre (d'ailleurs un esclave en fuite) qui parle comme un nègre, et non comme un universitaire de couleur militant pour le multiculturalisme. En France, on n'en est pas exactement là, mais déjà un dictionnaire ne peut plus recenser l'acception injurieuse du mot *juif* comme synonyme d'avare sans encourir les foudres des antiracistes. Et pour revenir à Orwell, le journaliste qui relayait dans les colonnes du *Monde* les calomnies à son sujet s'illustre dans le même temps par une respectueuse interview de Régis Debray, inventeur de cette médiologie dont on sait qu'elle déclassé le concept critique de spectacle comme idéaliste et peu scientifique (puisque « l'homme a besoin du spectacle pour accéder à la vérité »), sans pour autant relâcher la vigilance qui l'amène périodiquement, au nom du « caractère unique de la Shoah », à jeter le soupçon de négationnisme sur quiconque ose considérer l'extermination des juifs d'Europe, que son nouveau nom de Shoah a depuis placé dans une *rassurante* étrangeté par rapport à tout le reste de l'histoire contemporaine, comme quelque chose qui a peut-être une explication, des causes, une relation avec l'existence de l'Etat et des classes, ou avec celle de la société industrielle.

L'avalanche de falsification-révélation qui organise aujourd'hui la confusion sur tous les sujets emporte vite la volonté de rétablir les faits sur un point quelconque, car il faudrait pour y parvenir qu'aient encore cours certaines vérités historiques générales qui forment le contexte des faits en question ; or on s'aperçoit qu'elles ont déjà été balayées, et surtout qu'a été balayé, avec le sens historique lui-même, l'intérêt pour la vérité qui en était le moteur. Ainsi c'est seulement si on comprend les bonnes raisons qu'avait Orwell, après la guerre, de considérer le stalinisme comme *l'ennemi principal* (ce qui demande non seulement quelques connaissances, mais aussi un certain sens des luttes historiques), que l'on peut émettre un jugement sensé sur la manière dont il l'a combattu. Il est à coup sûr plus simple d'attendre d'être informé de la vérité historique du moment, qu'établissent les archives les plus récemment ouvertes. On apprendra ainsi que le bureaucrate malheureux London, dont il était fait jusque-là grand cas, avant d'être un stalinien en disgrâce, avait été un stalinien au pouvoir, c'est-à-dire un policier. Et puisque les archives viennent de révéler de telles évidences, on devra bien admettre qu'elles disent vrai sur tout le reste.

L'abolition de l'histoire est une sorte d'affreuse liberté pour ceux qu'elle délivre effectivement de tout devoir vis-à-vis du passé comme de tout charge envers l'avenir : cette liberté, faite d'irresponsabilité et de disponibilité (à tout ce que la domination voudra faire d'eux), les modernes y tiennent plus qu'à la prune de leurs yeux, dont ils ont docilement confié l'extinction aux écrans ; quiconque en critiquera la vacuité, par exemple en rappelant l'existence de l'histoire sous la forme des échéances nombreuses et terribles qui tombent toutes en cette fin de siècle comme la facture du mésusage du monde, sera taxé de nostalgie fascisante d'une harmonie prétechnique, à moins que ce ne soit de penchant au fondamentalisme religieux, sinon au fanatisme apocalyptique.

Les intellectuels se distinguent des autres en ceci que cette abolition de l'histoire, qui pour la grande masse des gens constitue seulement un plaisant repos, est aussi pour eux un *travail* : celui d'effacer les traces des conflits réels et des choix possibles qui s'y sont succédé, d'y substituer les faux antagonismes rétroactivement exigés par la propagande du moment (et on voit bien ici la contribution du gauchisme, précurseur dans la réécriture du passé comme dans la fabrication de faux combats pour le présent, et si vaillant à pousser tout ce qui était déjà en train de tomber). Ce que ces agents intellectuels détestent donc chez Orwell, et cela tout aussi bien quand ils le statufient en moraliste à la Camus, comme il a été de mode à une époque, que lorsqu'ils le calomnient à la façon récente, c'est qu'il a chaque fois pris lucidement parti dans le conflit alors décisif, celui dont l'issue allait déterminer toutes les chances ultérieures de la liberté, sans pour autant sacrifier à une cause, à une propagande, sa propre liberté de juger les illusions et les faiblesses dont les meilleurs combats ne sont pas exempts. Ainsi ne s'est-il jamais cru meilleur que les combats de son temps, et a-t-il su y participer pour les rendre meilleurs ; il est donc forcément très mal vu des impuissants, des moralistes et des esthètes. Ce qui fait beaucoup de monde, surtout parmi les intellectuels.

## II

Dans cette même préface non publiée à *la Ferme des animaux*, Orwell remarque que la censure dont il parle n'implique pas nécessairement d'interdiction formelle ; et que la liberté, c'est entre autres la liberté de dire aux gens ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre. On pourrait penser qu'aujourd'hui, avec la variété inouïe des informations qu'on fait défiler devant eux, les gens sont disposés à tout entendre, blasés à tout déplaisir comme à tout intérêt. On vérifiera qu'il existe pourtant des choses qu'ils n'ont pas envie d'entendre, et dont ils s'arrangent pour faire, quand malgré tout elles viennent à leurs oreilles, de pures hypothèses, qu'on envisagera parmi d'autres, pour se mithridatiser à la vérité, accoutumer l'esprit à l'absorber sans réagir.

Un parfait exemple en était fourni par ce compte rendu d'une émission de télévision où un « film d'anticipation » servait à vanter l'action d'une multinationale de l'écologie en montrant ce qui, sans elle, nous attendrait « en l'an 2000 et un peu plus » : « C'est bien ce que tout le monde craint. Peu ou prou, l'avenir est identifié à cette avalanche de saloperies crachées dans le ciel, aux choses glauques échappées des tuyaux, aux boues nauséuses, à l'air irrespirable et aux eaux troubles. » (*Le Monde*, 9-10 juin 1996). Le remarquable dans la circonstance, le voici : les images utilisées étaient celles de catastrophes *qui ont déjà eu lieu*, et notre téléspectateur en tirait la conclusion que cette « dégradation inexorable de l'environnement » pourrait bien se produire, *un jour*.

Le même parlait aussi de « l'intuition que, les uns ou les autres, nous avons d'une perte irrémédiable d'humanité au profit d'une barbarie d'un genre nouveau ». Depuis la fortune récente, parmi les intellectuels et les médiatiques, du terme de barbarie, on range pêle-mêle sous ce vocable tous les faits et comportements qui démentent manifestement l'idéal de pacification sociale de la démocratie marchande. Mais cet idéal, où le voit-on, ne disons pas réalisé, mais seulement maintenu, ne serait-ce qu'en tant qu'idéal ? Ou plutôt, où n'est-il pas constamment ridiculisé ? Déjà la version locale qu'on nous en propose, la pauvre « Union européenne », doit surtout s'affairer à tenter de contrôler les flux toxiques qui la parcourent (il paraîtrait qu'on retrouve le prion des vaches jusque dans les biscuits pour enfants). Parler de barbarie suppose qu'il y ait une civilisation à défendre, et pour établir l'existence de celle-ci, rien ne vaut bien sûr la présence d'une barbarie à combattre. La barbarie serait donc à nos portes, mais elle ne serait qu'à nos portes, derrière lesquelles nous conserverions jalousement, numérisés sur nos CD-ROM, les trésors de la civilisation : l'Alhambra et l'œuvre de Cézanne, la Commune de Paris et l'anatomie de Vésale.

Comme certaines représentations dans les rêves sont le produit d'un compromis entre la perception d'une réalité physique qui tend à interrompre le sommeil et le désir de continuer à dormir, l'idée d'une civilisation à défendre, aussi environnée de périls qu'on veuille bien l'admettre, est encore rassurante : c'est le genre de calmant que vendent mensuellement les démocrates du *Monde diplomatique*, par exemple. Parmi les choses que les gens n'ont pas envie d'entendre, qu'ils ne veulent pas voir alors même qu'elles s'étalent sous leurs yeux, il y a celles-ci : que tous ces perfectionnements techniques, qui leur ont si bien *simplifié la vie* qu'il n'en reste presque plus rien de vivant, agencent quelque chose qui n'est déjà plus une civilisation ; que la barbarie jaillit *comme de source* de cette vie simplifiée, mécanisée, sans esprit ; et que parmi tous les résultats terrifiants de cette expérience de déshumanisation à laquelle ils se sont prêtés de si bon gré, le plus terrifiant est encore leur progéniture, parce que c'est celui qui en somme ratifie tous les autres. C'est pourquoi, quand le citoyen-écologiste prétend poser la question la plus dérangement en demandant : « Quel monde allons-nous laisser à nos enfants ? », il évite de poser cette autre question, réellement inquiétante : « A quels enfants allons-nous laisser le monde ? »

Jamais sans doute une société n'aura vanté à ce point la jeunesse, comme modèle de comportement et d'usage de la vie, et jamais elle ne l'aura dans les faits aussi mal traitée. Chesterton avait pressenti dans *Divorce*, que le sens ultime des théories pédagogiques alors les plus avancées, selon lesquelles il convenait de considérer l'enfant comme un individu complet et déjà autonome, était de vouloir « que les enfants n'aient point d'enfance » (Hannah Arendt a redit cela beaucoup plus tard, à sa manière). S'étant débarrassé, avec l'individualité, du problème de sa formation, la société de masse se trouve en mesure de réaliser ce programme, et dialectiquement de le compléter avec ce que l'on a appelé son « puérilisme », en faisant en sorte que les adultes n'aient point de maturité. Les consommateurs étant traités en enfants, les enfants peuvent bien l'être en consommateurs à part entière (« prescripteurs », comme tous les publicitaires le savent, d'une part sans cesse croissante des achats de leurs parents). De tout ce qu'un dressage si précoce à la consommation dirigée entraîne d'infirmités et de pathologies diverses, les honnêtes gens soucieux de « protection de l'enfance » parlent fort peu. Ils se demandent d'ailleurs tout aussi peu comment il se fait que les pervers et les sadiques dont ils s'inquiètent de protéger leurs enfants soient venus à tant abonder, justement dans les sociétés les plus modernes, policées, rationnelles.

Quand on dit que la jeunesse n'a jamais été aussi mal traitée, et non seulement dans ces pays lointains sur le dénuement desquels on s'apitoie, mais ici même, dans les métropoles de

l'abondance, on se voit en général opposer le travail des enfants au XIX<sup>ème</sup> siècle, ou bien la mise en apprentissage d'avant-guerre. Comme toutes les images en forme de slogans qui servent à justifier le progrès, celle-ci permet de ne rien dire sur ce que le progrès a effectivement apporté, ou de dire seulement que cela pourrait être pire. En l'occurrence, c'est la scolarité prolongée qui est tenue par postulat pour un bonheur et une conquête au mépris de tous les faits constatables et accablants ; parmi lesquels le moindre est que ces études dites supérieures, auxquelles on ouvre un accès aisé par des taux de réussite au baccalauréat fixés administrativement, ne préparent à rien qui mérite encore le nom de métier. Cela n'est certes pas fait pour entraver le fonctionnement d'une économie moderne, puisqu'on sait qu'on n'y embauche guère que dans cette néo-domesticité des « services », qui va du livreur de pizza à l'animateur socioculturel. Et de toute façon, il importe assez peu qu'on laisse mariner plus ou moins longtemps dans le jus malpropre de l'Education nationale ceux qui seront surtout « élevés à la console de jeux ». Car, pour en revenir aux mauvais traitements, là est l'essentiel : nous voyons grandir les premières générations qui auront été livrées à la vie numérisée sans que ne s'interpose plus rien, ou presque, de ce qui dans les mœurs empêchait encore il y a peu de s'y adapter complètement.

Sur de tels sujets, le mieux est souvent d'écouter les fanatiques de l'aliénation, qui à leur façon parlent en connaisseurs. Et voici comment l'un d'eux, qui a gardé de son lointain passé marxiste un ton de délectation pour parler des horreurs qui mettent à bas le « vieux monde », glose sur la « vaste et ténébreuse conspiration qui, finalement, échappe au regard adulte, qui ne se soucie plus de devenir adulte – adolescent sans fin et sans finalité » (on notera la façon très moderne de présenter une contrainte et une misère – être privé de tous les moyens de devenir adulte – comme un choix et une émancipation) : « Il y a d'ailleurs une étrange coïncidence entre cet état infantile d'avant le principe de réalité et l'univers de la réalité virtuelle, notre univers médiatique adulte, celui d'après le principe de réalité, ou le réel et le virtuel se confondent. C'est ce qui explique d'ailleurs l'affinité spontanée de toute une jeune génération avec les nouvelles technologies du virtuel. L'enfant a pour lui le privilège de l'instantanéité. La musique, l'électronique, la drogue, tout cela ne lui fait pas peur. Pour ce qui est du temps réel, il est définitivement en avance sur l'adulte, qui ne peut lui apparaître que comme un demeuré, tout comme, sur le terrain des valeurs morales, il ne peut lui apparaître que comme un fossile. » (Jean Baudrillard, « Le continent noir de l'enfance », *Libération*, 16 octobre 1995).

Et en effet la plupart des adultes, angoissés de ne pas arriver à suivre le cours rapide des choses, se sentent admiratifs, et vaguement honteux, devant leurs enfants, tellement plus à l'aise qu'eux dans la mutation électronique et la vie instantanée, et qui leur apparaissent ainsi comme des modèles d'adaptation et de sagesse opportuniste. Non seulement ils n'ont rien à leur apprendre, mais ils sont eux-mêmes les élèves craintifs de ces précepteurs en modernité, ils les envient de n'être en rien embarrassés de ces anciens réflexes civilisés qui relevaient de la morale ou du goût, et qui ne peuvent être qu'une gêne considérable pour jouir sans restriction du temps présent. Tout serait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes virtuels, si cette heureuse adaptation à toutes les techniques de la simulation n'avait pour contrepartie, dans la réalité non virtuelle, une effroyable inaptitude à sortir de l'univers artificiel des sensations automatisées que par le délire ou la brutalité. Déjà il faut traiter chimiquement ces espèces d'enfants-là quand ils présentent trop précocement les symptômes pathologiques ordinaires à « l'univers médiatique adulte » ; « Il s'agit notamment d'enfants montrant une hyperactivité motrice, une agitation inefficace, une activité décousue et désordonnée. Ces enfants souffrent aussi d'une grande fragilité émotionnelle, d'une impulsivité, d'une incapacité à différer un plaisir, d'une indifférence aux consignes et aux

directives, d'un défaut de contrôle et d'inhibition.» (« Un médicament pour enfants 'hyperactifs' suscite une controverse », *le Monde*, 15 septembre 1995.)

Un imbécile bien moderne dira probablement d'un tel tableau clinique qu'il a été brossé par une psychiatrie répressive, qu'il faut savoir reconnaître dans ces pulsions désordonnées le jaillissement de la créativité enfantine, etc. On serait tenté de répondre à ces complaisances que rien de vraiment humain ne s'est fait dans l'histoire, et même à l'échelle individuelle, qu'en sachant « différer un plaisir » (c'est-à-dire indissociablement l'élaborer, le socialiser, le *civiliser*) ; mais puisqu'il ne s'agit pas ici de faire de la philosophie de l'histoire, il suffira de relever simplement comme une contradiction mortelle de la société marchande finissante qu'elle ne cesse de stimuler des pulsions qu'elle doit en même temps, pour créer un fantôme d'ordre, réprimer, et que ce faisant elle rend plus brutales encore, évidemment.

Ainsi l'humanité continue-t-elle à *dégénérer en s'endurcissant*, tandis que les bonimenteurs nous la baillent belle avec le désir, l'imagination, la sensibilité et le reste, comme si ces facultés de l'âme étaient là inaltérées, toujours vivaces, et non pas gâtées ou mutilées. Le progressisme le plus libertaire peut alors jouir pleinement de son accord intime avec l'esprit du temps, avec ses faux enthousiasmes (« Un nouveau style est en train de naître.. », « Une mutation s'amorce sous nos yeux... ») comme avec ses sordides ambitions : « La sophistication des techniques audiovisuelles ne permettrait-elle pas à un grand nombre d'étudiants de recevoir individuellement ce qu'il appartenait jadis au maître de répéter jusqu'à mémorisation (orthographe, grammaire élémentaire, vocabulaire, formules chimiques, théorèmes, solfège, déclinaisons...) ? Voire d'en tester sur le mode du jeu le degré d'assimilation et de compréhension ? » (Raoul Vaneigem, *Avertissement aux écoliers et lycéens*, 1995.) Les marchands de produits innovants dans le « parascolaire » ne sont pas moins décidément ludiques et confiants : « Cela marchera car les parents ont compris que leurs enfants vivent le multimédia éducatif comme un jeu. » (*Le Monde*, 15-16 octobre 1995)

L'immersion précoce dans le monde fictif qu'organisent les « nouvelles technologies du virtuel » constitue assurément une éducation, mais à quoi ? On peut le déduire avec plausibilité de ses principales caractéristiques. C'est un monde de sensations rapides et violentes, où l'on est seul, et où l'on éprouve un sentiment de toute-puissance : par là, et par l'accoutumance qu'il crée, il se rattache à la drogue. L'espace et le temps de la vie ordinaire y sont comme suspendus, remplacés par l'instantanéité de la transmission sur écran et de son réseau mondial : il appartient par là à la sphère du jeu, à ceci près qu'il ne s'oppose pas à la vie courante comme une liberté supérieure, même temporaire et limitée, mais plutôt comme un asservissement plus complet, une épreuve visant à tester la capacité d'adaptation à l'environnement purement artificiel et technicisé qui sera bientôt le nôtre (cet aspect est d'ailleurs présent dès l'origine, militaire, de cette réalité virtuelle : simulateurs de vol, etc.). Par d'autres côtés, il rappelle le monde du rêve, mais ce sont les désirs de la soumission qu'on y trouve à déchiffrer. Surtout, c'est un monde où le temps est réversible et le passé toujours effaçable, où donc règne l'indifférence à la vérité et au mensonge, au réel et au fictif, comme à toute notion du bien et du mal : c'est sans doute en cela qu'il est encore le plus *formateur*. Non qu'il faille inculquer cette indifférence à des cervelles rétives : au contraire elles y sont déjà assez disposées par tout ce qu'elles ont eu à connaître jusque là la nouvelle machinerie ne faisant qu'équiper, et par là rendre irréversible, ce qu'avaient commencé à installer dans les mœurs les machines précédentes, celles qui devaient seulement nous faciliter la vie, et non prendre sa place. Mais enfin, la perte de conscience était encore incomplète, et l'expérience de création d'un homme totalitaire ou « post-historique » devait être poussée plus loin, « pour

entrer dans le III<sup>ème</sup> millénaire », faire ce « saut mythique dans le temps » auquel nous invite le millénarisme d'Etat.

Pour proscrire toute notion un tant soit peu véridique de l'état réel, misérable, dans lequel se trouve la jeunesse, s'exerce donc une censure consensuelle qui réunit :

- 1) les marchands, leurs propagandistes divers et tous ceux qu'ils corrompent en les intéressant à leurs bénéfices : étant les plus malléables et manipulables des consommateurs, les mieux adaptés au monde de la camelote, puisqu'ils n'ont jamais rien connu d'autre, les jeunes sont constamment donnés en exemple au reste de la population ;
- 2) les parents qui n'ont eu à transmettre à leurs enfants que leur propre acceptation du bonheur marchand, et qui voient celle-ci leur revenir, agrémentée de toutes ses conséquences pathologiques, sous la forme de mutants pour lesquels ils ne sont que des « fossiles » et des « demeurés » : chez eux, la censure opère au sens quasi psychanalytique du terme, car c'est l'échec de leur vie qui est résumé justement là où ils croyaient, rêvant d'une intimité familiale heureuse, préserver une maigre part de réussite ;
- 3) les ex-gauchistes en tout genre qui, même s'ils n'ont pas pour cela les motifs précédents, ont toutes sortes d'affinités avec la modernisation et surenchérisent dans l'enthousiasme futuriste de peur de passer pour des arriérés, des rétrogrades, peut-être des crypto-vichistes.

Car si tant de gens s'en laissent imposer par cette orthodoxie juvéniliste, alors qu'ayant connu bien des réalités avant qu'elles ne soient liquidées ou trafiquées, ils devraient pouvoir *juger* la course à la décomposition, ses champions et ses jeunes supporters, c'est qu'ils souscrivent intérieurement au mépris dans lequel les marchands et les administrateurs de la falsification les tiennent et qui repose sur ce simple calcul : d'ici quinze à vingt ans, ceux qui auront connu la vie *d'avant* seront presque tous morts, et ceux qui seront alors jeunes ou adultes n'auront jamais rien connu qui puisse leur servir de point de comparaison pour juger les ersatz imposés dans tous les domaines.

Autrefois, on pouvait dire que ce qui constituait une génération, c'était une expérience historique singulière, de pouvoir par exemple se souvenir de ce qu'était le monde avant la Seconde Guerre mondiale. Aujourd'hui, chaque génération (ou demi-génération, ou quart de génération, le cycle de renouvellement des choses étant plus court désormais que celui du renouvellement du matériel humain) est marqué par un moment de la consommation, un stade de la technique, des modes crétinisantes et universelles : plus que quoi que ce soit d'autre, on est le contemporain de certains produits de l'industrie, et c'est en évoquant des souvenirs de téléspectateurs qu'on se reconnaîtra avec d'autres une jeunesse commune. La dernière génération au sens proprement historique rassemble ainsi tous ceux qui ayant été témoins dans leur jeunesse du basculement dans la falsification – en France dans les années soixante et jusqu'au début des années soixante-dix –, ont préféré s'en accommoder, et même pour la plupart y adhérer fébrilement. Puisqu'ils ont malgré tout connu autre chose, qu'ils veulent lâchement l'oublier, et qu'il leur faut pour cela se cacher l'enjeu historique de cette époque décisive, ils doivent se montrer tout particulièrement vindicatifs dans l'amnésie, l'identification à la modernisation, la haine de la critique.

### III

Ceux qui ont vécu « comme la grosse porte tournait sur ses gonds » (en écho à Fargue, Bernanos : « nous sommes au seuil de ce monde, la porte ne s'est pas encore refermée derrière nous »), et qui ont pressenti ce prochain enfermement dans le monde stérilisé de la simplification technique, avaient bien sûr du mal à se représenter exactement l'avilissement des esprits qui en résulterait. Certains en ont cependant discerné quelques-uns des traits essentiels, comme Bernanos justement, ou Lewis Mumford dans le chapitre sur « l'homme post-historique » de son livre *les Transformations de l'homme* ; ou encore Adorno, qui observait de son côté que la technicisation érodait le « noyau de l'expérience » des comportements pré-utilitaires, c'est-à-dire la base même de toute capacité à juger : « On ne rend pas justice à l'homme moderne si l'on n'est pas conscient de tout ce que ne cessent de lui infliger, jusque dans ses innervations les plus profondes, les choses qui l'entourent... Dans les mouvements que les machines exigent de ceux qui les font marcher, il y a déjà la brusquerie, l'insistance saccadée et la violence qui caractérisent les brutalités fascistes. » Ces remarques sur la propagation de la brutalité par les exigences de la vie mécanisée portaient loin, et nous y voilà *rendus*. Il y a quinze ans déjà qu'un autre témoin véridique a pu noter, dans une ville italienne ravagée par l'automobilisme : « Rien ne donne mieux le sentiment du milieu criminogène et du désert de l'âme que cet entassement d'enveloppes métalliques habitées de grimaces humaines, de condamnés au bain de la peine, qu'est devenu ce qui portait le nom de *rue*. Chaque voiture est un projectile qu'on a tiré, c'est donc une guerre permanente, stupide, sans finalité. »

Parler de guerre n'a vraiment rien d'excessif, si l'on songe aux millions de morts qu'a déjà faits la circulation automobile, et à ses ravages connexes : villes et campagnes concassées, paysages arasés, etc. Cette guerre n'a en outre pas manqué de façonner un nouveau type humain, si représentatif qu'à ceux qui ne voient pas très bien ce que peut désigner le terme d'*homme totalitaire*, il devrait suffire de le regarder pour comprendre. Exemple de ce que devient l'humanité sous l'action des contraintes organisatrices de la société industrielle, l'automobiliste ne l'est pas moins quand il met sa dernière ambition de civilisé à tenir au mieux son rôle de *lubrifiant de la technique*, et roule civiquement, peut-être même écologiquement s'il a une voiture « propre », dans le désert carrossable qu'on lui a aménagé : de toute façon, il reste toujours *l'écraseur* que le projectile qu'il pilote lui commande d'être. Et quand, après tant de vexations tatillonnes qui sont bien logiquement la contrepartie de sa participation à la puissance anonyme qui l'écrase avec les autres, il trouve plus excitant d'affirmer directement son humanité dégénérée et de libérer sa violence intérieure sur le modèle des représentations cinématographiques offertes à l'admiration des foules, il prouve par là combien il est vain de vouloir distinguer, quand il s'agit de l'homme totalitaire, entre le fonctionnaire zélé qui « exécute les ordres » et la brute sadique qui surenchérit de cruauté. Car l'un n'est jamais que la hideuse revanche de l'autre sur sa propre lâcheté, et c'est précisément l'alliance de la soumission et de la dureté du conformisme et de l'irresponsabilité, qui définit la mentalité totalitaire.

D'ailleurs, on peut aussi voir dans l'automobiliste le prototype de *l'internaute*, de l'homme plus dégradé encore qui a renoncé au monde sensible pour une circulation réduite aux signaux et qui n'a même plus besoin de se déplacer physiquement. L'automobiliste ne circule-t-il pas déjà, principalement dans un paysage d'information (logistiques, commerciales, touristiques, culturelles) ? Et n'apprend-il pas à *surfer* sur l'information, quand il voit affiché sur le bord de la route : « La marchandise la plus précieuse, c'est vous », en même temps qu'il peut entendre

sa radio de bord lui annoncer qu'après cinquante ans de guerre chimique contre la vie terrestre, la spermatogénèse moyenne du consommateur moyen a déjà baissé de moitié ?

Combattant de la liberté de circuler emprisonné dans son enveloppe métallique, l'automobiliste est donc en première ligne de la lutte continuelle, exténuante, pour une vie débarrassée de l'effort. Mais cette lutte fait rage partout : il n'est même plus d'autre rage que celle-là. « Le pire, c'est les machines à balles rondes, où l'accidenté est littéralement avalé », lit-on dans un journal, à propos des nouveaux accidents du travail de l'agriculture industrielle. Après avoir avalé les haies, les chemins, les fermes, les villages, les savoirs, toute la réalité tangible de la campagne, et donc toute réalité tangible et intelligible, la mécanisation avale ce travailleur stressé qu'est devenu le paysan. La dévoration de l'humanité par la carapace technique qui devait la protéger des épreuves du monde naturel évoque une ancienne Chimère, que nous avons placée en frontispice du premier tome de l'*Encyclopédie des Nuisances*. Pourtant il y a plus horrible que cette vision où malgré tout victime et bourreau sont encore distincts : l'idée que l'enchevêtrement de l'homme et des prothèses mécaniques au profit desquelles il a abdiqué ses facultés est devenu à ce point inextricable qu'on ne pourra plus jamais restaurer celles-ci dans leur intégrité. Et on en arrive vite à envisager une telle possibilité, ne serait-ce qu'à considérer ce que peut devenir le sens de l'ouïe sous l'influence de la musique de masse, qui promet un paroxysme libérateur en surenchérisant de chocs auditifs sur le bruit industriel – et n'exauce de souhait que pour aussitôt le frustrer.

Toutes les tortures, tous les tourments infligés par le travail industriel se condensent et se durcissent dans ses produits, dans ces objets si banals qu'on ne les distingue même plus, mais qui, chargés de malignité, la diffusent dans les organes de leurs utilisateurs, indurent leur cœur et leur chair. Des ouvrières de vingt ans, chiourmes d'un « parc industriel » installé sur une île au large de Singapour (« avec ses hauts grillages, ses tranchées et ses caméras de surveillance »), perdent la vue en deux ou trois années à fabriquer des télécommandes ; et au loin, ignorants de ces yeux éteints, manipulant distraitemment le boîtier renfermé sur ces souffrances inconnues, d'autres esclaves s'appliquent à éteindre leur propre regard devant les télécrans, tandis que partout autour d'eux la lumière se tait et tombe la nuit de la raison.

A partir de chaque objet technique se propagent ainsi des maux que la médecine scientifique veut bien, parfois, reconnaître et classer dans ses nomenclatures de pathologies ; on nous apprend que l'usage d'un téléphone portable ne serait pas sans incidence sur le devenir alzheimerien de notre cerveau, que le four à micro-ondes ne nuirait pas seulement aux qualités des aliments, ou encore que les bouteilles en plastique libéreraient subrepticement des substances nocives, qui restent à analyser. Dans chaque cas, il aurait suffi, à une humanité saine, de juger *esthétiquement* la chose pour repousser avec horreur ses fallacieux avantages, pour sentir que s'y perdait le juste rythme de la vie terrestre, sans lequel il n'est rien de bon. Des sauvages de Nouvelle-Guinée mangeaient, paraît-il, le cerveau des morts avec le même résultat, mais il a fallu attendre que les civilisés imaginent de nourrir les vaches avec des carcasses de mouton broyées, ou d'injecter des hypophyses de cadavres à des enfants, pour que les experts se heurtent au mystère des « maladies à prions ». Où est le mystère ? Il est tout simple de comprendre que rien ne se fait sans conséquences, que la mort n'est pas mise à infuser dans la vie impunément, et que là où toute mesure s'est perdue, une mesure se rétablit par un exact système de contreparties et de talions.

La domination nous parle de plus en plus souvent avec une brutale franchise, comme à ceux qui, étant déjà *mouillés*, ne peuvent plus revenir en arrière ; mais elle le fait ainsi qu'à des enfants, et sur le ton de la plaisanterie de cette publicité pour une boisson vitaminée qui

montrait une espèce de massacres d'oranges à la tronçonneuse, avant d'énoncer en conclusion cette vérité : « Vous en buvez, vous êtes complices ! » De fait, qui n'est pas de quelque façon *tenu*, et qui n'a pas été à un moment ou à un autre, passagèrement mais non sans effets durables, *possédé* par la puissance barbare de la technique, tenté par exemple, au volant de sa voiture, d'écraser les passants qui encombrant sa trajectoire ? Par tous les appareils électriques dont on use négligemment, on s'accoutume à la froideur fonctionnelle qui nous harrera dans ses hôpitaux ; on appuie sur un bouton pour avoir tout de suite une satisfaction sans efforts, et on devient impatient devant tout ce qui n'a pas un résultat immédiat, automatique ; on perd le tact dans le maniement des choses comme dans le commerce de ses semblables, et la brutalité utilitaire qui gagne se fait passer pour une émancipation, l'accession à une franchise débarrassée des conventions, etc.

Quant à ce qu'il advient de la langue commune dans de telles conditions, il est sans doute d'y insister, puisqu'il a été établi voici longtemps que « toute dégradation individuelle ou nationale est sur-le-champ annoncée par une dégradation rigoureusement proportionnelle dans le langage » ; ce que nous vérifions tous les jours en écoutant nos contemporains.

#### IV

Les barbares ne viennent donc pas d'une lointaine et archaïque périphérie de l'abondance marchande, mais de son centre même. A qui a su garder à peu près intacte sa sensibilité, en s'efforçant de réduire autant que possible ses rapports avec les techniques de la vie aliénée, il suffit pour s'en persuader de côtoyer un instant ceux qui ont été formés et déformés dès l'enfance par cet appareillage de la paupérisation ; car ils sont aussi loin de la nature que de la raison, et c'est à cela que l'on reconnaît la barbarie. Ces estropiés de la perception, mutilés par les machines de la consommation, invalides de la guerre commerciale, arborent leurs stigmates comme des décorations, leur infirmité comme un uniforme, leur insensibilité comme un drapeau. Ainsi ce qui émane d'adolescents de quatorze ou quinze ans, se déplaçant en bande dans un métro parisien, s'apparente le plus souvent à ce qui autrefois émanait très spécifiquement de la virilité enrégimentée (militaires, sportifs, militants des mouvements totalitaires) : disons un fort parfum de lynchage. Endurcis au contact de leur environnement technique, rompus aux *ordres* qu'ils ne cessent d'en recevoir, ceux qui ont grandi sous les coups et les chocs des « sensations fortes » produites industriellement cherchent à montrer une dureté plus grande encore, une dureté d'affranchis, sur le modèle de ces héros de notre temps que sont les durs entre les durs : les seigneurs de la guerre économique, indistinctement policiers ou gangsters, chefs d'industries ou de mafias. En les voyant, ces militants du totalitarisme marchand et de son dynamisme sans but, on pense à ce que disait Chesterton du slogan nietzschéen : « Soyez durs » : qu'il signifiait en réalité « Soyez morts ».

On s'étonnera peut-être de tels propos, qu'on trouvera d'ailleurs très exagérés, parce qu'il existe une censure à peu près totale sur cette question ; censure ne signifiant pas ici que les faits sont toujours cachés ou niés, mais que, lorsqu'ils sont admis, c'est toujours aménagés, adaptés à des interprétations rassurantes, et finalement édulcorés au point de perdre toute signification. On objectera ainsi que cette brutalité des comportements juvéniles n'est qu'une nouvelle forme, à peine plus aiguë, de l'ancien conflit des générations ; ou encore qu'elle est très souvent l'expression d'une haine de classe, sans doute peu consciente de ses raisons, mais qui en possède néanmoins de fort bonnes, dans le non moins ancien conflit des pauvres et des riches.

La première de ces objections est la plus faible : qu'il y ait conflit des générations supposerait qu'il y ait générations, ce que dément le nivellement des expériences et des comportements. Hier encore, la société de masses dominées par des appareils bureaucratiques tolérait dans la jeunesse un relatif éloignement de la norme, plutôt comme une période probatoire permettant la sélection des opportunistes les plus doués. Désormais ce reste de sordide sagesse bourgeoise (« Il faut bien que jeunesse se passe ») est périmé, avec la conscience du temps du passage d'une vie qu'elle conservait à sa façon : on doit à tout âge être capable de tout ce qu'exige, par tant d'occasions à saisir et de « coups » à faire, la demande sociale de participation créative au dynamisme de l'économie. Il ne saurait, face à cette exigence, subsister d'individualité, ni même de chronologie individuelle : un enfant parlera comme un vieillard sentencieux des revenus de ses parents et de leurs rapports conjugaux, un vieillard s'amusera comme un enfant de ses hochets électroniques. Et ce que l'on appelle le « troisième âge » se manifeste justement, par l'accoutrement et les occupations, comme l'accession à une jeunesse enfin complète, à une oisiveté indistinctement asservie à tous les produits de l'industrie des loisirs.

La seconde objection mérite d'être discutée un peu plus longuement, car, bien que cette jeunesse gavée partout des mêmes images et véritablement enragée de mimétisme soit étonnamment massifiée, homogène et *conformiste*, il existe bien sûr chez les plus pauvres des comportements qui s'apparentent à l'ancien illégalisme des classes dangereuses. Mais ce n'est pas pour être encore criminels au regard du droit que ces gestes en sont pour autant subversifs : ils sont sauvages au sens du capitalisme sauvage, bien plus qu'au sens de la grève sauvage. Des gauchistes voudraient croire que depuis vingt ans et plus se serait maintenue une espèce d'essence de la jeunesse prolétarienne, toujours aussi spontanément subversive, toujours sur le point de s'auto-organiser pour transformer la société. En réalité, personne ne souhaite plus, et surtout pas parmi les pauvres, de prendre une quelconque responsabilité dans la marche catastrophique du monde. Chacun, riche ou pauvre, veut aller *au plus court* pour rejoindre les mêmes satisfactions, admises par tous comme telles : ce raccourci est nécessairement plus violent pour les pauvres, voilà tout.

La scission dans la société, qui avait commencé à s'opérer en 1968, sur une idée du bonheur, d'une vie désirable, ne s'est pas continuée et a disparu sous les publicités pour la « libération des mœurs ». Et l'on ne peut certes se contenter de répéter comme si de rien n'était, à chaque saccage ou pillage, l'analyse des émeutes de Watts publiée par les situationnistes en 1966 (« Le déclin et la chute de l'économie spectaculaire-marchande »), analyse selon laquelle, voulant *tout de suite* tous les objets montrés et prenant au mot la propagande marchande, les pillards en commençaient la critique et se préparaient à dominer l'abondance matérielle, à en redéfinir les orientations. Ou plutôt si, on put se contenter de la répéter (comme s'y était essayé par exemple, avec un lyrisme poussif et une rhétorique délavée, un « Groupe surréaliste de Chicago » après les émeutes de 1992 à Los Angeles), mais c'est au mépris de ce que constituait son noyau rationnel et historique : l'hypothèse que ces émeutes, qui retrouvaient par le pillage et le *potlatch* de destruction la valeur d'usage des marchandises, auraient elles-mêmes un usage pour les émeutiers, leur permettraient de rencontrer, sur le chemin d'une remise en cause de tout le mode de vie américain, « ceux qui cherchent ce qui n'est pas sur le marché, ce que le marché précisément élimine. »

Or la distance à parcourir sur ce chemin, déjà longue, a été allongée encore, ou plutôt le chemin a été comme effacé par les aménageurs de la désolation. « La jeunesse sans avenir marchand de Watts », qui avait « choisi une autre *qualité* du présent », s'est rabattue sur l'usage des drogues pour donner de l'intensité à un présent vide, et s'est par la même occasion

trouvé un avenir marchand dans le trafic. Il devient donc impossible de parler sans imposture en termes de *classe*, quand ce sont les *individus* qui ont disparu, c'est-à-dire que chacun, et surtout parmi les plus démunis, se borne à adopter une des identités préformées disponibles sur le marché, pour être instantanément tout ce que cette personnalité d'emprunt lui permet et lui impose. Le seul luxe étant de circuler vite à travers ces représentations, d'en changer souvent ; la drogue apparaissant comme l'essence spiritualisée de cette instantanéité de l'accession à l'être, réduite au choc, au « flash » du pur changement.

Dans l'article de l'*Internationale situationniste* sur les émeutes de Watts, il était d'ailleurs lucidement mentionné, après l'évocation d'une possible unification révolutionnaire autour de la révolte noire comme révolte contre la marchandise, que « l'autre terme de l'alternative présente, quand la résignation ne peut plus durer », était « une série d'exterminations réciproques ». C'est malheureusement cet autre terme de l'alternative qui a prévalu, et pas seulement à Los Angeles. Aucune objection sentimentale ne peut rien contre cela. A cet égard, il y a plus de vérité dans certains chiffres que dans les sophismes pseudo-dialectiques, si ingénieux à monter en épingle les faits quand ils s'accordent avec ce que l'on veut croire, et à les nier comme simples apparences dès qu'ils les contredisent.

Voici, parmi tant d'autres, ce que disent de récentes statistiques sur la criminalité aux Etats-Unis : l'homicide est la deuxième cause de mortalité pour les Américains âgés de 15 à 24 ans, et la troisième pour les enfants de 5 à 14 ans ; l'âge moyen du meurtrier arrêté est passé de 32 ans en 1965 à 27 ans aujourd'hui ; les meurtres commis par des gangs de jeunes ont plus que quadruplé entre 1980 et 1993. Et pour compléter ce tableau, le taux de suicide chez les jeunes a triplé depuis les années cinquante. Le remède proposé par les commentateurs effarés consisterait à « reconstruire la famille américaine, s'assurer que nos enfants comprennent la valeur de la vie, la leur et celle des autres. » Il est un peu tard pour cela, quand ce qui faisait la valeur de la vie est tout aussi ruiné que la famille, américaine ou pas ; mais il n'est pas moins tard pour voir une émancipation ou un progrès quelconque dans cette désintégration de la cellule familiale, qui livre directement les atomes individuels à la brutalité d'une vie désolée, à la concurrence désespérée de ceux qui n'appartiennent à rien, et auxquels rien n'appartient. (On peut noter que dans ces conditions les liens familiaux ne survivent qu'autant qu'ils se mettent au service du marché, et adoptent le modèle économique de la « petite entreprise performante ».)

Un sociologue soucieux d'intégration et d'éducation humanitaire plaidera habituellement les circonstances atténuantes : certes ces jeunes brutes sont peu ragoûtantes, mais la propagande « sécuritaire » exagère beaucoup, et puis, de toute façon, quelle chance leur a-t-on donné d'être de braves garçons, travailleurs et bien éduqués ? Le gauchisme humanitaire, comme toujours, pas plus qu'il n'attaque vraiment ce qu'il prétend attaquer, ne défend vraiment ce qu'il prétend défendre. Si l'on veut dire que les violences exercées par les jeunes déshérités ne doivent pas faire oublier les violences qu'ils ont subies, il ne faut pas dénoncer seulement la violence policière, la « répression », mais tous les mauvais traitements que la domination technique inflige à la nature des hommes. Il faut donc cesser de croire qu'existerait encore quelque chose comme une société civilisée, à la quelle on n'aurait pas donné à ces jeunes barbares la chance de s'intégrer. Il faut donc voir en quoi les déshérités le sont effectivement, et plus cruellement que ceux du passé, en étant expropriés de la raison, enfermés dans leur novlangue au moins autant que dans leur ghettos, et ne pouvant même plus fonder leur droit à hériter du monde sur leur capacité à le reconstruire.

Et donc, enfin, plutôt que de verser des larmes de crocodiles sur les « exclus » et autres « inutiles au monde », il conviendrait d'examiner sérieusement en quoi le monde du salariat et de la marchandise est utile à quiconque n'en tire pas de profits, et si l'on peut s'y inclure sans renier son humanité. Tout cela fait évidemment beaucoup pour des sociologues, aussi gauchistes soient-ils : ces gens ont après tout pour fonction, non de critiquer la société, mais de fournir des arguments et des justifications au pléthorique personnel d'encadrement de la misère, à ceux que l'on appelle les « travailleurs sociaux ». Il est donc logique que leurs efforts portent surtout sur la satisfaction de supposées revendications « identitaires », auxquelles ils offrent de choisir un rôle au décrochez-moi-ça des appartenances mimétiques, friperie de l'illusion où l'on trouve de tout, de la casquette de rappeur marquée du X de Malcolm X à la gandoura islamiste.

Moins embarrassé, parce que libre de tout rapport pratique avec la réalité, l'extrême-gauchisme se contente de renverser les termes de la propagande policière : là où celle-ci désigne des barbares, venus d'un infra-onde extérieur aux valeurs de la société civilisée, il prône des sauvages étrangers au monde de la marchandise et décidés à le détruire. C'est la « révolution par les cosaques », avec les banlieues en guise de steppes. Tout ce que veut bien concéder une telle apologie, c'est que ce refus est assez peu conscient, fort mal raisonné en tout cas, quoique bel et bien là par l'intention. Mais si l'on quitte le ciel des bonnes intentions – le gauchisme vit de bonnes intentions, les siennes et celle qu'il prête à ses héros négatifs – pour redescendre sur terre, le problème n'est pas que ces barbares refusent, même très mal, le nouveau monde de la brutalité généralisée ; c'est au contraire qu'ils s'y adaptent très bien, plus vite que beaucoup d'autres, qui sont encore encombrés de fictions conciliatrices.

On peut donc effectivement les appeler des barbares. Où auraient-ils trouvé à se civiliser, et comment ? En regardant les vidéocassettes pornographiques de leurs parents ? En s'immergeant dans l'univers ectoplasmique des simulations numérisées ? En adoptant mimétiquement le comportement des vedettes de la brutalité ? En voyant partout autour d'eux, vers les sommets de la hiérarchie sociale comme dans ses abîmes, prévaloir une espèce de conscience nihiliste de l'effondrement historique en cours, sur le modèle de « après nous le déluge » ?

Car c'est l'idée même d'une civilisation à continuer qui s'est volatilisée comme la couche d'ozone, fissurée comme le sarcophage de Tchernobyl, dissoute comme les nitrates dans la nappe phréatique. Toute entreprise escomptant la durée est frappée de dérision, le monde appartient maintenant à ceux qui en jouissent vite, sans scrupules ni précautions d'aucune sorte, dans le mépris non seulement de tout intérêt humain universel, mais aussi de toute intégrité individuelle. La qualité de cette jouissance du monde est exactement celle que permet son caractère hâtif, instantané, voué à la volatilisation immédiate et donc à la seule intensité sans son contenu : « Le temps ne respecte pas ce que l'on fait sans lui. » L'usage des drogues en est à la fois la plus simple expression et le complément logique, avec leur pouvoir d'émietter le temps en une suite d'instant sans processus (Baudelaire disait, et ce n'était qu'à propos du haschisch, qu'un gouvernement intéressé à corrompre sa population n'aurait qu'à en encourager l'usage.)

Le seul tableau, clinique, de ce qu'est devenu, dans ces conditions générales, ce que l'on n'ose plus appeler l'érotisme – atrophie de la sensualité et recherche panique de stimulations toujours plus violente – suffirait à établir que la maladie sociale a atteint son dernier stade. Tout se passe donc comme si, par la grâce d'un désastre confusément perçu par tous comme irréversible, on était en haut délivré de la charge d'avoir à maintenir le monde existant, et en

bas de celle d'avoir à le transformer. Dans *le Système totalitaire*, Hannah Arendt a décrit comment la société de masse créait le matériel humain des mouvements totalitaires (« La principale caractéristique de l'homme de masse n'est pas la brutalité ou le retard mental, mais l'isolement et le manque de rapports sociaux normaux », etc.), et comment se nouait à partir de cette atomisation sociale ce qu'elle appelle « l'alliance provisoire entre la populace et l'élite ». Aujourd'hui, on voit se reconstituer une telle alliance, sans le dynamisme « révolutionnaire » du totalitarisme – l'énergie qu'il avait récupérée du mouvement ouvrier – mais avec un nihilisme plus complet, dans les diverses formes de mafias. La même efficacité barbare marque la façon dont les élites de la corruption et les gangs des ghettos se taillent leurs fiefs dans la décomposition. Et la solidarité de type mafieux est la seule qui vaille quand toutes les autres ont disparu. La « loyauté inconditionnelle, illimitée et inaltérable » que les mouvements totalitaires exigeaient de leurs membres, et qu'ils pouvaient obtenir d'individus isolés, sans autres liens sociaux, qui ne tiraient le sentiment de leur utilité que de leur appartenance au parti, cette loyauté, débarrassée de toute idéologie, se retrouve dans l'allégeance totale aux gangs décrite, par exemple, par Kody Scott (*Monster, autobiographie d'un chef de gang de Los Angeles*). Pour mesurer le chemin, régressif, parcouru en vingt ans, il suffit de comparer ce témoignage à celui de James Carr (*Crève !*). Alors que celui-ci réussissait sa jonction avec la critique sociale moderne, et se faisait presque aussitôt mystérieusement assassiner, l'autre, l'époque aidant, ou plutôt n'aidant pas, ne sort du délire des gangs que pour entrer dans celui des « Black Muslims » et autres africanistes.

On trouve à la fin d'un poème de Constantin Cavafy, « En attendant les barbares », deux vers qui sont en la circonstance très évocateurs : « Mais alors qu'allons-nous devenir sans barbares ? Ces gens étaient en somme une solution. » C'est ainsi que pour se cacher son désastre réel et exorciser le spectre d'une décadence interminablement liée à elle-même, une société se trouve des ennemis à combattre, des objets de haine et de terreur ; et comme dans *1984*, où l'expression obligatoire de la haine pour l'ennemi Goldstein sert en même temps à chacun d'exutoire à sa haine pour Big Brother, la fabrication d'une « barbarie » à redouter et à haïr est d'autant plus opérante qu'elle récupère au profit du conformisme et de la soumission un effroi bien réel et très fondé.

Les « banlieues », comme on dit dans les médias pour désigner en fait *l'ensemble* du territoire urbanisé (les centres historiques anciens, principalement dévolus à l'usage touristique et marchand, n'ayant presque plus rien de l'heureuse confusion qui faisait une ville), sont donc devenues, avec leur jeunesse barbare, le « problème » qui résume providentiellement tous les autres : une « bombe à retardement » placée sous le siège de ceux qui du coup pourraient se croire des *assis*. Comme bien d'autres « problèmes », on parle de celui-là non pour le résoudre (et comment le pourrait-on ?) mais pour le *gérer*, comme ils disent : en bon français pour le laisser pourrir, en l'y aidant par tous les immenses moyens disponibles à cette fin. C'est une telle gestion moderne qui est désignée à l'horizon par le vocable « Los Angeles ». Quand les policiers et leur porte-voix médiatiques parlent de « syndrome Los Angeles », ils expriment au moins autant ce qu'ils cherchent à obtenir que ce qu'ils prétendent éviter, ce qu'ils veulent que ce qu'ils craignent : c'est-à-dire qu'ils décrivent le tour qu'ils veulent voir prendre à ce qu'ils savent ne pouvoir éviter. Et l'on sait comment la domination moderne, qui n'a pas pour rien été qualifiée de *spectaculaire*, a repris à grande échelle les techniques de l'industrie du divertissement, depuis longtemps habile à manipuler les impulsions mimétiques en faisant apparaître les sentiments qu'elle veut susciter comme déjà existants, et en anticipant l'imitation qu'en feront les spectateurs eux-mêmes, sur le modèle de la prophétie qui s'auto-accomplit. C'est ainsi qu'en vertu de l'effet de miroir du spectacle, ceux qu'on « aime haïr » en tant que modernes barbares ne sont que trop enclins à aimer être haïs sous cette figure, et à

s'identifier à leur image préformée. Ils « ont la haine », selon une locution dont la tournure n'évoque pas fortuitement la contamination par une peste.

## V

Dès 1908, Jack London décrivait dans *le Talon de fer* ce que pourrait être dans un avenir proche un capitalisme dirigé par une oligarchie qui aurait su, pressée par les nécessités de sa lutte contre-révolutionnaire, se libérer de toutes les entraves imposées par l'ancienne légalité démocratique-bourgeoise. A partir des années vingt, ce livre a été lu comme prémonitoire du fascisme, et non sans raison, puisque celui-ci recourait à tous les moyens décrits par London : provocations, manipulations, assassinats, terreur de masse, etc. Pourtant l'hypothèse de London n'a pas perdu toute validité avec la fin de *l'état d'exception* fasciste. Bien au contraire, on a vu depuis comment l'emploi de certains des moyens du fascisme pouvait se combiner avec le maintien des formes démocratiques. Et il y a surtout un aspect de la domination oligarchique décrite par London qui n'était pas présente dans le fascisme, lequel voulait à l'inverse imposer l'apparence de l'unité sociale, mais qui prend aujourd'hui une importance cruciale : le rejet aux confins de la société de grandes masses de population qu'on laisse littéralement *pourrir* dans le dénuement matériel et psychologique. Ce « peuple de l'abîme », qui s'entasse dans les ghettos des villes américaines comme dans les bidonvilles du tiers-monde, mais aussi bien dans les « banlieues » françaises, a été jusqu'ici, en accord avec l'anticipation de London, condamné à des révoltes sporadiques et désespérées, tandis que de son côté l'oligarchie faisait « sortir l'ordre de la confusion » et établissait « ses fondations et ses assises sur la pourriture même. »

Selon les termes mêmes de London, « l'horrible image de l'anarchie » est ainsi « constamment mise sous les yeux » des intégrés et des soumis, afin qu'ils soient « obsédés par cette crainte entretenue ». Mais alors que dans *le Talon de fer* seuls les membres de l'oligarchie étaient par ce moyen « convaincus que leur classe (était) l'unique soutien de la civilisation », dans la réalité présente, la frontière entre hiérarques et subordonnés est beaucoup plus fluide et mouvante que dans le schéma de London : elle est sans cesse redessinée par les multiples mécanismes de cooptation, sélection, exclusion ; et c'est donc presque tout le monde qui doit être persuadé d'avoir par-dessus tout à craindre le déchaînement de la « Bête de l'abîme ».

La fonction spectaculaire qui fut dans les années soixante-dix et quatre-vingt celle du terrorisme étiqueté gauchiste, après avoir été à plus grande échelle et sur une plus longue période celle de l'ennemi bureaucratique-totalitaire, échoit maintenant en France aux « terroristes islamistes », ces parfaits représentants de la barbarie, dont la repoussante intolérance réunit dans la réprobation tous les démocrates, jusqu'aux plus pointilleux : « Face au problème des banlieues et à la violence grandissante, l'affirmation de la loi est essentielle. La loi est en elle-même une manière de résister à la violence. » (Alain Finkielkraut, *le Monde*, 21 novembre 1995).

Ainsi fait-on doctement semblant de raisonner, chez les moralistes et philosophes salariés de « l'Etat de droit », comme si l'on se trouvait dans une Europe bourgeoise et éclairée, en train de donner en modèle au monde le système des droits et des devoirs d'une démocratie parlementaire. Le général-président Zéroual<sup>1</sup> se montrait plus *branché*, quand il répondait aux

---

<sup>1</sup> Note du transcripteur : prédécesseur de Bouteflika à la présidence de la République algérienne.

dirigeants français prétendant lui faire la leçon sur les procédures électorales à suivre qu'il n'avait rien à apprendre d'eux en matière de stratégie politique. La tradition locale, héritée d'une splendeur étatique passée, prépare en effet assez mal ces dirigeants français au genre d'aventurisme maintenant nécessaire, et ce sont plutôt eux qui ont à apprendre de quelqu'un comme Zéroual, de la façon dont il a réussi à surnager dans le sang et la boue. *Mais ils apprennent*, sans doute, que ce soit de Zéroual ou d'autres, comme ces socialistes espagnols, parrains d'un escadron de la mort antibasque, dont l'un résuma laconiquement ce qu'il en était désormais du droit et de la séparation des pouvoirs en déclarant : « Montesquieu est mort ». D'ailleurs n'importe quel idéologue asiatique du développement industriel accéléré démontrera, preuves à l'appui, que celui-ci n'a nul besoin des formes de la démocratie politique qui ont accompagné en Europe son « décollage » : maintenant la marchandise vole sur sa lancée, sans besoin d'un tel point d'appui. Et la Chine sera entièrement ravagée sans avoir jamais connu les « libertés politiques ». A voir de quel piètre secours elles ont été à l'Europe qui les avaient (*sic*) conçues, on se dirait presque qu'elle n'a pas perdu grand-chose.

La domination n'est pas actuellement poussée à l'emploi ordinaire de « moyens d'exception », assez semblables à ceux que décrivait London, par une menace révolutionnaire, au sens où un mouvement social organisé lui disputerait la direction de la société. Ce qui l'aiguillonne sur la voie d'une transformation rapide dont nul ne peut prévoir exactement la forme qu'elle lui fera prendre, et si même elle se stabilisera de quelque façon, c'est bien plutôt l'objectivité d'une catastrophe qui est en elle-même une fait révolutionnaire, et bien plus menaçant que tout ce que les classes dominantes du passé ont eu à combattre (dans cette société rien ne marche plus qu'à l'aide de prothèses toujours plus coûteuses et grosses de désastres : c'est jusqu'à la capacité de l'espèce à se reproduire sans recourir à des manipulations de laboratoires qui est entamée).

Evidemment, parler ainsi de « la domination » donne l'air de penser à une espèce de directoire unifié, apte à déterminer pour une armée d'exécutants une stratégie applicable. Tout monde au contraire que la confusion, l'instabilité, le morcellement sont également le lot des dirigeants, qu'ils soient marchands, étatistes ou les deux à la fois : les moyens de l'avilissement n'épargnent pas ceux qui les emploient. Avec la décadence des institutions et des mœurs de la société bourgeoise, empoisonnée par ses propres drogues spectaculaires, on voit émerger partout (et plus vite encore, bien sûr, là où la classe capitaliste n'avait même jamais été bourgeoise, mais simplement bureaucratique) une espèce de néo-féodalité, qui a sa base dans le « peuple de l'abîme » (hommes de main et « clients » en tous genre) et ses sommets dans les élites mafieuses de la corruption.

Il n'en reste pas moins légitime de parler de la domination dans la mesure exacte où l'on peut réunir sous ce terme tous ceux qui profitent d'une façon ou d'une autre de la tyrannie marchande, et qui la servent, l'étendent, la justifient : les uns empoisonnent, les autres assassinent ; les uns massacrent, les autres dépouillent ; les uns détruisent, les autres réparent ; et bien qu'il y ait entre eux des rangs et des prééminences, tous se servent du même matériel humain que leur fournit l'économie mondialisée. Certes ils s'abaissent eux-mêmes en servant un tel maître, et pour la plupart le gain est largement illusoire, « puisqu'ils ne peuvent pas dire qu'ils sont à eux-mêmes ». Mais peu importe à ceux auxquels la tyrannie est profitable qu'aux yeux de ceux auxquels la liberté serait utile leur condition soit misérable : ils ne peuvent en concevoir d'autre, et ils puisent dans celle-là leurs raisons de vivre. Ce qui est nouveau, c'est que ces raisons n'ont plus grand-chose à voir avec les anciens systèmes de justification ou de légitimation, et se ramènent presque toutes au *jeu avec le pouvoir*, dernière valeur de la vie dans une société sans postérité.

Depuis l'époque où le *Manifeste du Parti communiste* énonçait que « la bourgeoisie n'existe qu'à la condition de révolutionner constamment les instruments de travail, ce qui veut dire le mode de production, ce qui veut dire tous les rapports sociaux », cette *révolution permanente* est allée si loin dans la transformation des conditions générales où doit s'exercer la domination, que l'ancienne classe propriétaire a elle-même muté en quelque chose d'aussi nouveau que ces conditions : la bourgeoisie, comme le présentait Baudelaire, a péri par où elle avait cru vivre. « Ai-je besoin de dire que le peu qui restera de politique se débattrait péniblement dans les étreintes de l'animalité générale, et que les gouvernements seront forcés, pour se maintenir et pour créer un fantôme d'ordre, de recourir à des moyens qui feraient frissonner notre humanité actuelle, pourtant si endurcie ? » (*Fusées.*) Les réseaux de l'oligarchie marchande, qui traversent les appareils étatiques et les « milieux économiques », légaux ou illégaux, n'ont pas besoin d'une prescience remarquable, ni d'« indicateurs sociaux » bien judicieux, pour prévoir la venue de troubles inédits, l'accumulation de la haine sociale, la montée irréversible de bouleversements sanglants. Même le plus obtus des agents subalternes de « l'activité économique » a dû admettre que celle-ci avait un *mauvais côté* : il voit le chômage s'étendre, la violence croître, les maladies se répandre, bref l'insécurité ronger toutes les satisfactions et toutes les garanties instituées ; il découvre dans quel monde il est, et dévalant vers quoi. On ne le lui cache d'ailleurs pas, au contraire on le lui montre ; on lui met constamment sous les yeux ce désordre croissant, comme un *memento mori* où, à la manière d'une allégorie modern style, la planète entière prendrait le visage de la mort.

Car non seulement la domination n'en est plus à annoncer la victoire prochaine sur le *mauvais côté* de l'économie marchande, mais elle n'en est même plus à lui opposer un *beau côté*, qui justifierait tout ; du moins ce n'est plus là le propos central de sa propagande. Au contraire, elle tend de plus en plus à tout justifier par l'existence de ce *mauvais côté*, agitant pour tous la menace de la dissolution de la société dans la barbarie, et pour chacun celle de sa chute dans l'abîme social. Elle est bien finie, cette époque de la soumission que résumait l'idéal du *Welfare State* : les profits capitalistes ont été partout restaurés aux dépens de la protection qu'assurait, et surtout que promettait l'Etat moderne en échange de la servitude. (C'est ce qu'un magazine américain ose appeler « la fin de la belle vie ».)

Mais le besoin est toujours là, et d'autant plus fort que la violence économique s'exerce sans qu'il y ait désormais, pour en amortir les coups – contrairement à l'époque du premier « capitalisme sauvage » – ni, dans les mœurs et les rapports sociaux, l'énorme acquis historique pré-capitaliste, ni, dans le monde encore naturel, ces ressources apparemment inépuisables de richesse gratuite qui étaient pour l'humanité comme une réserve de vie ; et, au sens strict comme au sens imagé, une *défense immunitaire* contre la marchandise. On voit donc apparaître toutes sortes d'étranges « protecteurs », misant cyniquement sur le désespoir et la peur ; cela va des sectes aux nouveaux « seigneurs de la guerre » qui imposent leur protection au milieu du chaos : il faut se souvenir que cette fonction n'est pas seulement à l'origine de la féodalité, mais aussi des diverses mafias. Et dans cet émiettement de la protection, où les entreprises sont organisées comme des gangs, les sectes comme des services secrets, les gangs comme des milices, l'Etat devient en quelque sorte un protecteur *parmi d'autres*, et plutôt moins efficace que d'autres.

Un bon exemple de cela est concrètement donné par la façon dont l'Etat américain s'est désinvesti, aussi bien financièrement qu'au sens militaro-policié, de ce qui n'était déjà plus des villes, au profit, d'une part, des gangs qui prennent en charge la gestion de la survie, fondée sur l'économie de la drogue, dans les centres abandonnés par les employés blancs, et d'autre part, des nouvelles « villes frontières » réservées à ces derniers, pour qu'ils y vivent à

l'abri du chaos (quarante millions d'Américains habitent déjà dans ces places fortes, qui ont leur police, leur droit spécial, leurs « équipements collectifs »). Ce sont de telles monstruosités, où se résume l'effondrement de la civilisation urbaine propre, déjà, à d'autres décadences (« Les morts quittaient jadis la cité pleine de vie ; et nous qui vivons, portons la cité en terre », observait Palladas à la fin du monde antique), ce sont ces métastases imprévisibles des maladies proliférantes de la vieille société, où l'emballement des mécanismes de défense produit toujours de nouveaux maux, ce sont donc toutes ces horreurs d'un sauve-qui-peut universel qui autorisent à parler, malgré l'approximation inévitable dès qu'on décrit un présent inouï à l'aide de termes du passé, de « néo-féodalité », par exemple, ou de « seigneur de la guerre ». Mais quelle que soit l'imprécision des termes employés, une chose est certaine : si le capitalisme a tout l'air de retomber en enfance – c'est-à-dire dans le sang et la boue de ses origines –, on ne saurait davantage confondre cela avec un regain qu'on ne peut prendre les puérides grimaces d'un vieillard pour la vivacité de la jeunesse.

La domestication par la peur ne manque pas de réalités effrayantes à mettre en images ; ni d'images effrayantes dont fabriquer la réalité. Ainsi s'installe, jour après jour, d'épidémies mystérieuses en régressions meurtrières, un monde imprévisible où la vérité est sans valeur, inutile à quoi que ce soit. Dégoûtés de toute croyance, et finalement de leur incrédulité même, les hommes harcelés par la peur et qui ne s'éprouvent plus que comme les objets de processus opaques se jettent, pour satisfaire leur besoin de croire à l'existence d'une explication cohérente à ce monde incompréhensible, sur les interprétations les plus bizarres et les plus détraquées : révisionnismes en tout genre, fictions paranoïaques et révélations apocalyptiques. Tels ces feuilletons télévisés d'un nouveau genre, très suivis par les jeunes téléspectateurs, qui décrivent un monde de cauchemar où tout n'est que manipulations, leurres, trames secrètes, où des forces occultes installées au cœur de l'Etat complotent en permanence pour étouffer les vérités qui pourraient se faire jour ; vérités effectivement sensationnelles, puisqu'elles concernent en général les menées d'extraterrestres.

Mais le propos de cette sorte de version médiatique moderne des *Protocoles des Sages de Sion* est moins de désigner un ennemi et des responsables du complot que d'affirmer que celui-ci est partout : il ne s'agit pas, pour l'instant du moins, de *mobiliser*, pour des pogroms ou des Nuits de Cristal, mais plutôt d'*immobiliser* dans l'hébétude, dans la résignation à l'impossibilité de reconnaître, communiquer et établir quelque vérité que ce soit. Les extravagances calculées de ces produits de l'usine à rêves devenue usine à cauchemars n'ont pas pour but de convaincre, pas plus que ne l'ont celles de la propagande générale. Elles ont pour but de parachever la destruction du sens commun, l'isolement de chacun dans un scepticisme terrorisé : *Trust no one*, ne faites confiance à personne, tel est le message, on ne peut plus explicite. A propos de ce qui n'était alors qu'un simple travers individuel, Vauvenargues faisait cette remarque qui peut s'appliquer à la psychologie de masse de l'ère du soupçon : « L'extrême défiance n'est pas moins nuisible que son contraire. La plupart des hommes deviennent inutiles à celui qui ne veut pas risquer d'être trompé. »

Des fictions aussi sinistres ne peuvent être regardées comme s'il s'agissait de documentaires que parce que la réalité entière est d'ores et déjà perçue comme une fiction sinistre. A ceux qui ont perdu « tout ce domaine de relations communautaires qui donne un sens au sens commun », il devient impossible de faire raisonnablement le partage, dans le flot des informations contradictoires, entre le plausible et l'invraisemblable, l'essentiel et l'accessoire, l'accidentel et le nécessaire. L'abdication du jugement, admis comme inutile face au ténébreux arbitraire du *fatum* technique, trouve dans cette idée que *la vérité est ailleurs* le prétexte à renier des libertés dont on ne veut plus courir le risque ; à commencer par celle de

trouver des vérités dont on devrait faire quelque chose. Le soupçon de manipulation générale est alors un ultime refuge, une façon commode de ne pas faire face à l'irrationalité totale de la décadence, en lui prêtant une rationalité secrète. On l'a vu à l'occasion de l'accession au statut d'informations, sous le nom de « crise de la vache folle », des malversations courantes de l'industrie agro-alimentaire : soutenir que tout cela n'était que leurre médiatique destiné à terroriser la population, ou plus prosaïquement complot de l'agro-alimentaire français contre ses concurrents anglais, permettait de nier puérilement l'affreuse réalité tout en posant au malin qui ne s'en laisse pas conter. Le monde angoissant de la fiction paranoïaque protège donc contre l'angoisse du monde réel insensé, mais il exprime aussi, qu'il s'agisse de grossières fabulations à l'usage des masses ou des scénarios plus sophistiqués pour une pseudo-élite d'initiés, la recherche d'une protection plus effective, la soumission anticipée à l'autorité qui l'assurera, le phantasme d'être coopté ; bref le désir de *faire partie du complot*. Déjà les *Protocoles des Sages de Sion* avaient dû leur popularité, tout autant qu'à la répulsion, à la fascination pour la technique de la conspiration mondiale qu'ils exposaient et que les nazis s'appliquèrent à mettre en œuvre.

Dans le plus récent de ces feuilletons crépusculaires (*Millenium*), une organisation occulte mène la lutte contre une internationale de psychopathes, unis pour anéantir l'humanité ; et quand le héros déclare : « Toute cette violence dont nous parlent les journaux ne peut être le fruit du hasard », le journaliste de *Libération* qui chronique là-dessus qualifie le propos de « petite idée paranoïaque sur notre époque ». La santé d'esprit d'un journaliste consiste en effet à ne pas voir qu'un hasard à ce que le monde s'effondre ainsi. Mais puisqu'il s'agit de la violence dont parlent les journaux, revenons à Los Angeles, à ses gangs et à leur nécessité.

Quand un General Attorney de Californie proclame que les Crips et les Bloods (les plus puissants gangs de Los Angeles) ont remplacé le communisme comme principale menace subversive intérieure, il est assez facile de dénoncer (à la façon du sociologue semi-gauchiste Mike Davis dans *City of Quartz*) la propagande « sécuritaire » qui manipule les frayeurs de la classe moyenne en agitant le spectre d'un soulèvement général de ceux qu'on laisse s'enfoncer dans la misère, etc. (Phrase type : « Cette très réelle épidémie de violence juvénile, dont – comme nous le verrons – les causes profondes se trouvent dans la condition toujours plus misérable de la jeunesse, a été gonflée par les responsables du maintien de l'ordre et les médias, jusqu'à ne plus guère avoir de rapport avec la réalité. »). Et quand il est médiatiquement établi que la CIA, pour financer ses activités au Nicaragua, a dix ans durant approvisionné en crack ces mêmes gangs de Los Angeles, il est assez normal de penser, surtout si on y avait déjà songé avant toute révélation de ce genre, que le bénéfice escompté de l'opération n'était pas seulement financier, mais qu'il s'agissait aussi d'aider la jeunesse noire à précipiter son anéantissement.

Ces vérités partielles font pourtant office de mensonges quand elles servent à ne pas dire que la jeunesse embrigadée et fanatisée par les gangs est à l'avant-garde de la régression vers un monde où le pourrissement de toutes les anciennes formes de vie en société ne sera arrêté que par l'instauration des plus brutales coercitions. Non seulement la violence franchement nihiliste de ces *sections d'assaut* de la barbarie n'est pas un danger pour la domination, non seulement elle lui sert de repoussoir pour justifier sa propre violence, mais elle est un modèle d'adaptation aux conditions nouvelles où la survie passera de plus en plus par l'extermination, et où une sécurité précaire ne sera achetée qu'aux prix du reniement de toute autonomie individuelle.

De même, à propos des attentats en France, attribués aux islamistes, on peut assez aisément faire montre d'une belle âme d'humaniste en dénonçant les « amalgames ravageurs » avec la jeunesse sans avenir des cités, le prétexte à un renforcement régressif, etc. Un peu plus exigeant, on peut aussi sans trop de mal, puisque selon *Paris-Match* lui-même, « il est établi que des agents secrets d'Alger sont capables de provoquer crimes et attentats sous la signature du G.I.A. », affirmer qu'il s'agit en fait d'un épisode des tractations secrètes entre l'Etat français et l'Etat algérien, un moyen de pression de celui-ci sur celui-là, afin d'obtenir un soutien plus ferme dans la lutte contre les islamistes. (On sait que les autorités françaises ont un temps misé sur ces derniers pour encadrer les jeunes des cités, travail qui fut en d'autres temps celui des staliniens.) Mais ces dénonciations de la répression et des manipulations étatiques s'arrêtent là où commence à se poser le véritable problème historique, c'est-à-dire dès qu'il faut considérer l'affreuse disponibilité de la jeunesse de l'abîme à toutes les manipulations, son avidité de se conformer aux modèles illusoire fabriqués par ses ennemis : on parle de la répression pour ne pas parler de la décomposition.

Tout ce qu'on veut bien concéder, c'est, comme le disait un tract après la première vague d'attentats de l'été 1995, que « chômeurs à vie, coincés dans une existence bornée aux murs d'une cité, des jeunes ont cru trouver dans l'islam (...) une identité », et que « quelques-uns d'entre eux » ont ainsi « pu être manipulés par des poseurs de bombes. » Ce qu'on ne veut surtout pas envisager lucidement, c'est la façon dont l'immense majorité de ces jeunes, indépendamment de toute manipulation particulière, sont en quelque sorte *auto-manipulés*, conditionnés et dirigés par les « identités » qu'on leur a confectionnées, et qu'ils endossent avec tant d'enthousiasme. Pour envisager cela, il faudrait accepter de voir comment des individus livrés par leur atomisation à la contrainte de s'adapter au jour le jour, ballottés entre le choc soudain et l'oubli soudain, perdent avec la capacité d'avoir une expérience *continue* du temps celle d'opposer quoi que ce soit aux mécanismes de dépersonnalisation qui les écrasent. Et à cet égard, il importe peu que les représentations auxquelles ils se raccrochent pour se doter d'une personnalité d'emprunt soient celles, tout aussi factices et planifiées que les autres, de la jeunesse-rebelle-des-ghettos.

Le gauchisme préfère parler d'autre chose, on le comprend. Voici, par exemple, comme l'avant-propos anonyme à une récente réédition de *la Misère en milieu étudiant* opposait magistralement, aux dernières illusions de ceux qui croient par leurs études pouvoir échapper à la mise au rebut, la lucidité des « voyous des cités » : « Les enfants des cités, ces Palestiniens du spectacle triomphant, savent, eux, qu'ils n'ont rien à perdre ni rien à espérer du monde tel qu'il devient. D'emblée, ils s'affirment comme les ennemis de l'Etat, de l'économie et du salariat : ils combattent régulièrement les forces de l'ordre, refusent de travailler et volent toutes les marchandises dont ils ont besoin. Ils n'ont pas choisi leur condition et ont raison de ne pas l'aimer. Mais ceux qui les ont mis là sentiront, et commencent déjà à sentir leur douleur. »

Ce « langage de la flatterie » aligne les poncifs situationnistes avec tant d'anachronisme aplomb qu'on peut être certain que son auteur s'est bien gardé d'aller dans les cités s'y faire reconnaître de ses pairs en radicalité comme « ennemi de l'Etat, de l'économie et du salariat ». Dans ce seul exercice littéraire de préfacier, il parvient cependant à se faire reconnaître comme un connaisseur de la « question palestinienne », quoique plutôt sur le mode du lapsus : le sort de ceux qu'il appelle les « Palestiniens du spectacle triomphant » est en effet assez semblable à celui des Palestiniens de Palestine, parqués dans leurs bantoustans sous la garde de leurs propres chefs de gang ; mais c'est précisément ce qui devrait interdire

d'affirmer à la légère qu'ils vont sous peut sentir leur douleur à leurs maîtres, et même qu'ils ont déjà commencé.

« Ce n'est pas avec des émeutes de carrefour qu'on peut régénérer un monde usé qui s'est trompé dans sa destination. » Cette réflexion qu'inspirait à Nodier un précoce désenchantement historique, est aujourd'hui devenue une vérité pratique qu'il faut formuler plus nettement encore : les « émeutes de carrefour » et autres déchaînements de violence sans conscience ne servent qu'à ceux qui veulent *prolonger* la dégénérescence d'un monde usé et égaré. A preuve, la façon dont les défenseurs d'un Etat « social » et « national » contre l'économie mondialisée espèrent ouvertement tirer parti de troubles de ce genre, et invoquent assez balourdement (mais d'autres provocateurs peuvent être plus habiles) « l'obligation de révolte » et « le droit à l'émeute » (Ignacio Ramonet, « Régimes globalitaires », *le Monde diplomatique*, janvier 1997).

## VI

La contribution du gauchisme à l'aliénation la plus moderne a généralement été aperçue, à travers les anecdotes effectivement pittoresques de quelques carrières personnelles, mais comme l'effet d'un reniement plutôt que d'une fidélité, alors que ce reniement de certains aspects superficiels de l'idéologie gauchiste n'a été aussi aisé, et fructueux, qu'en raison de sa fidélité à un contenu plus profond. Car si l'on néglige justement les déguisements révolutionnaires que le gauchisme allait décrocher au musée historique, ce contenu était bien l'adaptation au rythme accéléré du changement de tout, l'ajustement de la fausse conscience à ces nouvelles conditions où il allait falloir apprendre à vivre sous les chocs de la production industrielle de masse. Et plus il était « spontanéiste », plus le gauchisme faisait la publicité de la limitation de la conscience aux sensations immédiates et, en contribuant au discrédit des médiations par lesquelles se constituent les individus, les préparait au genre de réflexes qu'allait exiger d'eux l'emballage de la machinerie économique. « Vivre sans temps morts et jouir sans entraves », voilà qui sonne aujourd'hui comme le slogan d'un hédonisme *cravaché par la panique*, celui-là même qu'on voit s'étaler partout, quand la catastrophe n'est plus seulement pressentie.

Le trait principal, et déterminant tous les autres, par lequel le gauchisme préfigurait ce qui allait devenir en une trentaine d'années la mentalité dominante des nouvelles générations, partout inculquée et socialement valorisée, est donc précisément celui qui avait été reconnu comme caractéristique de la mentalité totalitaire : *la capacité d'adaptation par la perte de l'expérience continue du temps*. L'aptitude à vivre dans un monde fictif, où rien n'assure la primauté de la vérité par rapport au mensonge, découle évidemment de la désintégration du temps vécu en une poussière d'instant : celui qu'on vit dans un tel temps discontinu est délivré de toute responsabilité vis-à-vis de la vérité, mais aussi de tout intérêt à la faire valoir. Si le sens de la vérité se perd, tout est permis et c'est bien ce que l'on constate. Cette sorte de liberté a produit le caractère spontanément conformiste et très moderne de ces gens si nombreux auxquels il suffit de s'abandonner à leurs propres réactions et d'obéir sans hésitation aux exigences du moment pour commettre les bassesses que demande leur bonne intégration au fonctionnement de la machine sociale. La tendance à vivre dans un temps personnel qui est une succession de présents sans souvenir du passé ni réelle prise en compte de l'avenir, si elle était quelque peu contrecarrée dans le cas des groupuscules bureaucratiques par les nécessités de leur espèce de politique, s'affirmait en revanche sans entraves dans les fractions plus modernes, où la privation de tout horizon temporel était prônée comme une

liberté radicale : « Et par-dessus tout cette loi : ‘Agis come s’il ne devait jamais exister de futur’. » (Raoul Vaneigem, *Traité de savoir-vivre à l’usage des jeunes générations.*)

La désintégration du temps vécu est bien entendu déterminée, plus que par quoi que ce soit d’autre, par le seuil franchi dans l’augmentation de la composition organique du capital, pour employer les termes de Marx : c’est toute la vie des individus, et pas seulement le « travail vivant », qui est écrasée par la vitesse mécanique du « travail mort ». L’accélération de la productivité industrielle a été si vertigineuse que le rythme de renouvellement des choses et de la transformation du monde matériel n’a plus rien à voir avec celui de la vie humaine, avec son écoulement trop paresseux. (La vitesse de circulation de l’information sur les réseaux de la mégamachine démontre à chacun combien son cerveau humain est lent et poussif.) Mais il a fallu faire la propagande de l’adaptation à ces nouvelles conditions, où les hommes ne sont plus que les parasites des machines qui assurent le fonctionnement de l’organisation sociale. Sans doute le gauchisme a-t-il fait cette propagande tout à fait inconsciemment, sans savoir à quoi il participait : il croyait à son pauvre rêve d’une pure révolution, totale et instantanée, qui s’accomplirait pour ainsi dire indépendamment des individus et de tout effort de leur part pour se construire eux-mêmes avec leur monde. (Et c’est bien ce qui était en train d’arriver.) Cela prouve d’autant mieux ses affinités spontanées avec le processus d’éradication des anciennes qualités humaines permettant une autonomie individuelle. D’ailleurs ces affinités sont devenues pleinement conscientes dans la postérité furieusement moderniste du gauchisme, où l’on s’adonne aux plaisirs permis par des loisirs de masse avec une satisfaction non dissimulée, et où l’idéologie « antiautoritaire » résiduelle sert à tout vanter de la décomposition des mœurs.

Pour apprécier à sa juste valeur la part du gauchisme dans la création du *novhomme* et dans la réquisition de la vie intérieure, il suffit de se souvenir qu’il est caractérisé par le dénigrement des qualités humaines et des formes de conscience liées au sentiment d’une continuité cumulative dans le temps (mémoire, opiniâtreté, fidélité, responsabilité, etc.) ; par l’éloge, dans son jargon publicitaire de « passions » et de « dépassements », des nouvelles aptitudes permises et exigées par une existence vouée à l’immédiat (individualisme, hédonisme, vitalité opportuniste) ; et enfin par l’élaboration des représentations compensatrices dont ce temps invertébré créait un besoin accru (du narcissisme de la « subjectivité » à l’intensité vide du « jeu » et de la « fête »). Puisque le temps social, historique, a été confisqué par les machines, qui stockent passé et avenir dans leurs mémoires et scénarios prospectifs, il reste aux hommes à jouir dans l’instant de leur irresponsabilité, de leur superfluité, à la façon de ce qu’on peut éprouver, en se détruisant plus expéditivement, sous l’emprise de ces drogues que le gauchisme ne s’est pas fait faute de louer. La liberté vide revendiquée à grand renfort de slogans enthousiastes était bien ce qui reste aux individus quand la production de leur conditions d’existence leur a définitivement échappé : ramasser les rognures de temps tombées de la mégamachine. Elle est réalisée dans l’anomie et la vacuité électrisée des foules de l’abîme, pour lesquelles la mort ne signifie rien, qui n’ont rien à perdre, mais non plus rien à gagner, « qu’une orgie finale et terrible de vengeance » (Jack London).

Véritable avant-garde de l’adaptation, le gauchisme (et surtout là où il était le moins lié au vieux mensonge politique) a prôné à peu près toutes les simulations qui font maintenant la monnaie courante des comportements aliénés. Au nom de la lutte contre la routine et l’ennui, il dénigrait tout effort soutenu, toute appropriation, nécessairement patiente, de capacités réelles : l’excellence subjective devait, comme la révolution, être instantanée. Au nom de la critique d’un passé mort et de son poids sur le présent, il s’en prenait à toute tradition et même à toute transmission d’un acquis historique. Au nom de la révolte contre les conventions, il

installait la brutalité et le mépris dans les rapports humains. Au nom de la liberté des conduites, il se débarrassait de la responsabilité, de la conséquence, de la suite dans les idées. Au nom du refus de l'autorité, il rejetait toute connaissance exacte et même toute vérité objective : quoi de plus autoritaire en effet que la vérité, et comme délires et mensonges sont plus libres et variés, qui effacent les frontières figées et contraignantes du vrai et du faux. Bref, il travaillait à liquider toutes ces composantes du caractère qui, en structurant le monde propre de chacun, l'aidaient à se défendre des propagandes et des hallucinations marchandes.

Car cette simulation proprement hystérique de la vie (selon la formule de Gabel : « le menteur ordinaire est en marge de la vie parce qu'il ment ; le menteur hystérique ment parce qu'il est en marge de la vie ») ne pouvait bien sûr, par sa quête angoissée du plaisir immédiat, que s'asservir ridiculement à tout l'appareillage *high-tech* qui, un peu mieux tout de même que la magie des slogans gauchistes, tient la promesse d'une vie enfin débarrassée de l'effort de vivre. La carrière banale de l'ancien gauchiste, qui a troqué l'instantanéité révolutionnaire (« Tout, tout de suite ! ») contre l'instantanéité marchande, est répétée en accéléré par chaque consommateur hédoniste, qui n'affirme l'autonomie et la singularité de son plaisir que pour l'abdiquer en se livrant sans restriction aux *stimuli* de la vie mécanisée, à ses sensations « prêtes à l'emploi », à ses distractions frénétiques, etc.

Et comme une subjectivité aussi inconsistante et vide ne peut se sentir exister qu'en augmentant toujours l'intensité et la vitesse des chocs reçus, la consommation hédoniste est de son propre mouvement ramenée vers ce déchaînement destructeur auquel aspirait de son côté le gauchisme en y voyant le comble de l'émancipation. Ceux qui sont enfermés dans la cage temporelle de l'instant, isolés du passé comme de l'avenir, ne trouvent plus à affirmer leur humanité qu'en mettent le feu à leur prison. Ainsi, en surenchérissant sur la vitesse de destruction du monde par celle avec laquelle ils se précipitent vers l'abdication de leur autonomie, les individus ajustent leur système nerveux au rythme de l'histoire, et s'adaptent par avance à la catastrophe qui gagne.

Quand il se manifeste sous des formes agressives et délirantes, ce nihilisme est blâmé par les défenseurs de la civilisation de la machine, comme s'il était essentiellement différent de celui qui, propagé par les médias de l'instantanéité, se manifeste plutôt sous la forme, alors très appréciée, d'un soutien docile aux bonnes causes et enthousiasmes collectifs promus par le moralisme et la correction politique. Mais les journées de l'Amour et les journées de la Haine mobilisent les mêmes foules d'individus malléables, disponibles à toutes les émotions simplifiées, massifiées, prometteuses d'intégration positive à la collectivité. Le militantisme de l'endurcissement et celui de la tolérance sont simplement deux modes de l'adaptation par le sacrifice du moi : non seulement ils ne sont pas exclusifs l'un de l'autre, mais ils vont de pair, et on les trouve très souvent chez les mêmes individus, se succédant d'un instant à l'autre. C'est que la brutalité n'est pas plus la fermeté que la sensiblerie n'est l'humanité.

La domination moderne, qui avait besoin de serviteurs interchangeables, a justement détruit – c'est peut-être là sa principale réussite – les conditions générales, le milieu social et familial, les rapports humains nécessaires à la formation d'une personnalité autonome. (Ceux qui avaient « un métier dans les mains », comme on disait, étaient évidemment moins interchangeables que ceux qui n'ont qu'un écran devant les yeux.) Par leur histrionisme et par bien d'autres traits, ces caractères vidés de tout ce qui aurait pu leur donner consistance évoquent diverses formes de destruction de la personnalité qu'avait pu décrire autrefois la psychiatrie. Sans s'attarder aux considérations psychopathologiques qu'appelleraient cette façon dont la maladie d'hier est devenue la normalité d'aujourd'hui (*la Fausse Conscience*

peut toujours être consultée avec profit), il est facile de comprendre des êtres aussi inconsistants et nécessiteux d'une personnalité d'emprunt seront forcément, bien plus encore que les militants du passé (« il suffit de parler leur langage pour pénétrer leurs rangs »), les dociles instruments de toutes les instruments qu'on jugera utiles ; de toutes les « Love Parades » et, quand il le faudra, de toutes les *Révolutions culturelles*.

Celui qui s'indigne moralement devant les images de la misère et des massacres qu'on porte à sa connaissance, alors qu'un sentiment d'horreur effectivement éprouvé et pas seulement mimé lui ferait vite comprendre l'obscénité qu'il y a à rajouter la déclamation à l'impuissance, que cherche-t-il sinon la satisfaction narcissique de s'éprouver comme une personne sensible et civilisée, de s'exhiber tel, et de se dissimuler à lui-même son angoisse d'être pris dans ce cauchemar *réel* de fin du monde ?

De même les foules rassemblées par les promoteurs de telle ou telle bonne cause platonique s'occupent surtout à *s'admirer elles-mêmes* d'être là réunies dans l'euphorie d'une généreuse unanimité dont elles sont bien tranquilles qu'elle est *sans conséquence*, qu'elle ne les engage à rien. Et à cet égard bien peu de chose différencie les bons sentiments de la propagande humanitaire, démocrate, antiraciste, des appels au meurtre des vedettes de la violence simulée, comme bien peu de chose sépare, par la conscience, la foule des émeutiers d'un soir de celles qui s'assemblent pour d'autres « tranches urbaines », où l'on s'enivre d'identification mimétique en vibrant sous les coups de la musique de masse.

Quand on nous parle de la banlieue comme d'un « laboratoire du futur », on veut dire que c'est avec un tel *matériel humain* que la domination s'apprête à poursuivre ses expériences. Et comme la machinerie du rapport marchand universel et exclusif va jeter dans l'abîme des masses toujours plus nombreuses de surnuméraires, la néo-harmonie décérébrée des « Love Parades » a certes moins d'avenir que la barbarie des exterminations réciproques. Déjà ce n'est pas dans le roman de Jack London, mais dans un témoignage sur l'Algérie d'aujourd'hui que l'on peut lire ces phrases : « C'est le règne de la confusion. On ne sait plus qui est qui ; on ne sait plus qui fait quoi. (...) Il y a aussi des comités d'autodéfense, des mafias locales qui entretiennent leurs propres milices, de vrais militaires, de faux gendarmes, de faux islamistes. La plupart du temps on ne sait pas à qui on a affaire. (...) On a privatisé cette guerre qui est devenue pour beaucoup un moyen de subsistance. L'Etat donne de l'argent et des armes pour défendre une partie du territoire. Des seigneurs de la guerre apparaissent. Ils recrutent des hommes dans leur famille et n'ont d'autre souci que celui d'agrandir leur fief. (...) Les gens prennent parti en faveur de ceux qui les nourrissent. » (*Le Monde*, 19-20 janvier 1997.)

## VII

L'abîme se repeuple donc : dans un lointain brouillé de reportages télévisés, des pays entiers y sont précipités par la modernisation qu'exige la fuite en avant économique ; et ici même ce sont des foules stupéfaites qu'on pousse avec de moins en moins de ménagements rejoindre tous ceux qui y croupissent déjà. En Europe occidentale, le choc en retour de la décomposition imposée à la planète, du saccage planifié de toute indépendance matérielle et spirituelle à l'égard des rapports marchands, commence seulement à faire pleinement sentir ses effets. Mais le flot de réfugiés qui viennent battre les frontières de ce très relatif abri européen apportent la nouvelle : le déclenchement d'une espèce de guerre civile mondiale, sans fronts précis ni camps définis, et qui se rapproche inexorablement, à l'Est, au Sud. De bonnes âmes pétitionnaires s'inquiètent de voir la France déroger à ses traditions historiques,

se fermer aux étrangers, etc. Leurs protestations peuvent être d'autant plus vertueuses qu'elles ne tiennent aucun compte du monde réel et qu'elles ne se soucient pas un instant de ce que pourrait être une transcription dans la pratique des principes qu'elles invoquent (puisque au demeurant ce n'est pas l'abolition de l'Etat qu'elles réclament.) De toute façon le problème de savoir s'il faut ou non défendre l'Europe, ou la France, comme une forteresse assiégée, va être réglé *autrement*, ainsi qu'il est habituel pour ce genre de faux problèmes : cette forteresse étant déjà prise *de l'intérieur*, disloquée par le même cours accéléré des choses sur lesquels personne ne peut rien mais que tout le monde pressent désastreux.

Comme il a été dit dans les *Remarques sur la paralysie de Décembre 1995*, ce qu'a laissé derrière elle cette protestation avortée, c'est le sentiment général qu'il n'y aura pas de « sortie de crise » et qu'il n'y a que des calamités à attendre du fonctionnement de l'économie planétarisée ; sentiment qu'a exprimé assez exactement, c'est-à-dire aussi vague et incomplet qu'il est, le livre de Viviane Forrester, *L'Horreur économique*. (Phrase type : « Dans ce contexte, les SDF, les 'exclus', toute la masse disparate de ces mis-de-côté forment peut-être l'embryon des foules qui risquent de constituer nos sociétés futures si les schémas actuels continuent de se dérouler. ») Mais si tant de gens sont désenchantés des promesses de la société industrielle (l'automatisation n'a pas supprimé le travail, elle en a fait un privilège envié), ils ne le sont pas de la société industrielle elle-même. Les contraintes organisatrices qu'elle impose, ils voudraient juste les amender, les adoucir, peut-être même les humaniser.

On sait tout ou presque des conséquences inévitables de la modernisation économique, et on réclame du « respect », des dirigeants qui disent la vérité, etc. On se fait peur avec de terribles éventualités (« Et s'il nous arrivait de ne plus vivre en démocratie ? », s'inquiète cet auteur), pour se rassurer en fin de compte, faire comme si on était bien installé dans la paix, la démocratie, *puisque* vers ce quoi nous allons ne ressemble à aucune forme de dictature connue à ce jour et répertoriée comme telle par les démocrates. En tous cas on ne s'en prend jamais au contenu et aux finalités de la production industrielle, à la vie parasitaire qu'elle nous fait mener, au système de besoins qu'elle définit ; on déplore seulement que la cybernétique n'ait pas été à l'arrivée l'émancipation attendue : « Ses conséquences, inscrites dans les mœurs, auraient dû être des plus bénéfiques, presque miraculeuses. Elles ont des effets désastreux. » Et puisque ce n'est pas ce mode de production, avec les techniques qu'il a développées pour son service, qui est à incriminer, ce sont les « nouveaux maîtres du monde » qui doivent être responsables de nos malheurs : ces prédateurs apatrides (ou « transnationaux »), cyniques et jouisseurs, on nous les dépeint comme s'ils étaient les seuls à vivre insouciant de l'avenir et indifférents à tout ce qui n'est pas leur satisfaction immédiate ; comme si ailleurs, dans on ne sait quel peuple fermement attaché à ses traditions, s'étaient conservées intactes, hors d'atteinte du nihilisme marchand, l'honnêteté, la prévoyance, la décence et la mesure.

Ces dénonciations moralistes de l'horreur économique s'adressent en premier lieu aux employés menacés par l'accélération de la modernisation, à cette classe moyenne salariée qui s'était rêvée bourgeoise et se réveille prolétarisée (et même lumpenprolétarisée) Mais ses peurs et sa fausse conscience sont partagées par tous ceux qui ont quelque chose à perdre au dépérissement de l'ancien Etat national qu'organisent les pouvoirs qui contrôlent le marché mondial : travailleurs des secteurs industriels jusque-là protégés, employés des services publics, gestionnaires divers du système de garanties sociales maintenant mis à la casse. Tous ceux-là forment la masse de manœuvre d'une espèce de front national-étatique, un informel « parti de Décembre » où une sauce idéologique anti-mondialiste lierait toutes sortes de rebuts politiques avariés : républicains à la mode Chevènement-Seguin-Pasqua, débris staliniens,

écologistes socialisants, gauchos-humanitaristes en mal de « projet social ». Ce parti de la stabilisation n'a une vague apparence d'exister que pour fournir un exutoire aux récriminations contre les excès des partisans de l'accélération : il a pour raison d'être une protestation sans effet, et qui se sait elle-même vaincue d'avance, n'ayant *rien* à opposer à la modernisation technique et sociale selon l'économie unifiée. (Il n'est d'ailleurs pas un de ces soi-disant ennemis de l'unification du monde, jusqu'aux plus gauchistes, qui ne s'enthousiasme des possibilités de télé démocratie offertes par les « réseaux ».)

Une telle représentation des mécontentements sert surtout à intégrer la protestation dans des pseudo-luttes où l'on se fait toujours de parler de l'essentiel et où l'on *revendique* les conditions capitalistes de la période précédente, que la propagande désigne sous le nom d'Etat-providence ; elle ne pourrait prendre quelque consistance, comme relève politique, qu'à l'occasion de troubles graves, mais ce serait alors pour étaler son impuissance à *restaurer* quoi que ce soit. En réalité, le rôle historique de cette fraction nationale-étatique de la domination, et son seul avenir, est de préparer les populations – puisque tout le monde au fond se résigne à ce qui est admis comme inévitable – à une dépendance et à une soumission plus profondes. Car le fond de tout cela, de toutes ces « luttes » pour le service public et le civisme, c'est la *réclamation*, présentée à la société administrée, de nous éviter les désordres que répand partout la loi du marché, pour laquelle « l'Etat coûte trop cher ». Et comment le pourrait-elle, sinon par de nouvelles coercitions, seules capables de tenir ensemble ces agrégations de folies que sont devenues les sociétés humaines civilisées ? Qu'est-ce qui nous protège en effet d'un genre de chaos à l'algérienne ou à l'albanaise ? Certainement pas la solidité des institutions financières, la rationalité des dirigeants, le civisme des dirigés, etc.

Cependant, mêlé à ces peurs et à cette demande de protection, existe aussi le désir à peine secret qu'à la fin il se passe quelque chose qui clarifie et simplifie une bonne fois, serait-ce dans la brutalité et le dénuement, ce monde incompréhensible, où l'avalanche des événements, leur confusion inextricable, prend de vitesse toute réaction et même toute pensée. Dans l'idée d'une catastrophe enfin totale, d'une « grande implosion » se réfugie l'espoir qu'un événement décisif, irrévocable, et qu'il n'y aurait qu'à attendre, nous fasse sortir de la décomposition de tout, de ses combinaisons imprévisibles, de ses effets omniprésents et insaisissables : que chacun soit *contraint* de se déterminer, de réinventer la vie à partir des nécessités premières, des besoins élémentaires ainsi venus au premier plan. Attendre d'un seuil franchi dans la dégradation de la vie qu'il brise l'adhésion collective et la dépendance vis-à-vis de la domination en obligeant les hommes à l'autonomie, c'est méconnaître que pour simplement percevoir qu'un seuil a été franchi, sans même parler d'y voir une obligation de se libérer, il faudrait ne pas avoir été corrompu par tout ce qui a mené là ; c'est ne pas vouloir admettre que l'accoutumance aux conditions catastrophiques est un processus commencé de longtemps, qui permet en quelque sorte *sur sa lancée*, quand un seuil est un peu brutalement franchi dans le délabrement, de s'en accommoder vaille que vaille (on l'a bien vu après Tchernobyl, c'est-à-dire qu'on n'a rien vu).

Et même un effondrement soudain et complet des conditions de survie, quel effet émancipateur pourrait-il avoir ? Les ruptures violentes de la routine qui se produiront sans doute dans les années à venir pousseront plutôt l'inconscience vers les protections disponibles, étatiques ou autres. Non seulement on ne saurait espérer d'une *bonne catastrophe* qu'elle éclaire enfin les gens sur la réalité du monde dans lequel ils vivent (ce sont à peu près les termes mêmes d'Orwell), mais on a toutes les raisons de redouter que, face aux calamités inouïes qui vont déferler, la panique ne renforce les identifications et les liens collectifs fondés sur la fausse conscience.

On voit déjà comment ce besoin de protection ressuscite d'anciens modes de liens et d'appartenances, claniques, raciales, religieuses : les fantômes de toutes les aliénations du passé reviennent hanter la société mondiale, qui se flattait de les avoir dépassées par l'universalisme marchand. En fait l'effondrement *intérieur* des homes conditionnés par la société industrielle de masse a pris de telles proportions qu'on ne peut faire aucune hypothèse sérieuse sur leurs réactions à venir : une conscience, ou une néo-conscience, si l'on veut, privée de la dimension du temps (sans pour autant cesser d'être tenue pour *normale*, puisqu'elle est adaptée, on ne peut mieux, à la vie imposée, et qu'en quelque sorte tout lui donne raison) est par nature *imprévisible*. On ne peut raisonner sur le déraisonnable. L'attente d'une catastrophe, d'un auto-effondrement libérateur du système technique pour faire venir positivement la possibilité d'une émancipation : dans l'un et l'autre cas, on se dissimule le fait qu'ont justement disparu sous l'action du conditionnement technique les individus qui auraient l'usage de cette possibilité, ou de cette occasion ; on s'épargne donc à soi-même l'effort d'en être un. Ceux qui ne veulent la liberté pour rien manifestent qu'ils ne la méritent pas.

Aux dernières nouvelles, un éventuel « clonage » des humains *menacerait* de transformer nos sociétés en termitières totalitaires. On peut douter qu'il soit indispensable de recourir à de tels moyens pour obtenir cet intéressant résultat qu'est pour la domination la constitution d'une masse homogène d'anthropoïdes stéréotypés. Quand au problème pour comités d'éthiques d'une frontière à garder infranchissable entre l'animal et l'homme, il est déjà réglé par une bestialisation de l'humanité qui ne doit rien à des manipulations accomplies dans le secret des laboratoires, mais tout à des conditionnements que chacun peut voir opérer. L'humanisation commencée est restée inachevée, et ses acquis fragiles se défont : l'homme était bien cet être que ne limite aucune borne, capable d'achever sa propre forme librement, « à la façon d'un peintre ou d'un sculpteur » ; et donc aussi de dégénérer en des formes inférieures, dignes de la brute. Ce qui motivait selon Chesterton l'hostilité populaire rencontrée à son époque par le darwinisme, c'était au moins une répugnance à admettre notre origine simiesque qu'un pressentiment de ce qu'une telle théorie de l'évolution nous annonçait sur notre *devenir* simiesque : l'idée que l'homme est définitivement malléable et adaptable a effectivement de quoi faire peur quand ce sont les maîtres de la société qui s'en emparent.

Pour nous rassurer, on nous explique que c'est grâce à la technique que l'homme s'est humanisé, et qu'avec ses centrales nucléaires, ses ordinateurs qui stockent l'histoire universelle, ses manipulations génétiques, simplement il continue son humanisation. D'une prémisse fautive (comme l'a montré Mumford, et à sa façon Lotus de Païni), on saute à une conclusion absurde, et qui ne serait pas moins absurde si l'affirmation initiale était parfaitement exacte. Que penserait-on en effet de quelqu'un qui dirait : « Monsieur Untel s'était construit une maison de deux étages, une demeure spacieuse pour lui et sa famille. Mais il ne s'est pas contenté de deux étages, il en a construit encore quarante, ou quatre cents, ou quatre mille, et il ne compte pas du tout s'arrêter là. Que trouvez-vous à redire ? Il a procuré un abri aux siens, *il continue*. » La tour insensée de monsieur Untel est condamnée à s'écrouler d'un instant à l'autre sur ses habitants, chaque nouvel étage ajoute à la menace, mais on en parle toujours comme d'un *abri*. Tel est bien le discours des apologistes du développement technique infini, avec cette circonstance aggravante qu'ils le tiennent devant un tas de décombres : la maison devenue tour insensées *s'est déjà écroulée*. Et tout ce qu'il y avait de ténébreux dans cet abri, les réalités obscures sur lesquelles étaient fondés les identifications collectives et le chantage social les peurs, les répressions et les cruautés, toute la part de barbarie enfouie sous l'édifice de la civilisation, tout cela est remonté des caves et des fondations, et vient maintenant à l'air libre.